

Des miroirs dans ma chambre

Fabrice Hervé

## Des larmes accrochées aux branches

21:00

Penché sur le lit de mes anges, je reste silencieux et fébrile..... Dehors, les arbres se penchent sous le poids d'un vent léger. La mère de mes enfants pose sa main sur mon épaule...me caresse la nuque et m'embrasse dans le cou....

Je sors dans la rue, je traverse les champs, je m'assois sous l'arbre du couvent et laisse ma peine s'envoler, mouiller dans un souffle les branches du chêne....

Demain la vie reprend et le soleil sèchera mes larmes accrochées.

## **Elle est...et c'est tout**

Tout n'est pas toujours comme la soie...et les jours sont parfois mauves....  
Nous nous sommes croisés toute la journée....

Je suis sang et eau sur la pose de mes étagères, elle rangeait la chambre des enfants....  
Nous nous sommes croisés toute la journée, on ne s'est pas beaucoup parlé....on a échangé des sourires, on a écouté le bruit des garçons....on a parfois élevé la voix ensemble et nous avons souri encore....  
Un moment, elle est venue sans que je l'entende, derrière moi, sans bruit et m'a pris par les épaules en posant sa tête dans mon cou.....

Nous nous sommes croisés toute la journée et ce soir, nous coucherais les enfants et nous nous blottirions l'un contre l'autre sans rien dire jusqu'à ce que les voitures s'endorment, que les âmes s'envolent, alors, nous irons sur notre balcon et je crois que je l'embrasserais....

## Le papier d'Arménie

Il flotte autour de moi cette odeur que j'aime tant.

Celle du papier d'Arménie....celui que l'on plie en accordéon dans le petit cendrier marocain sur la cheminée, celui qui laisse sur les doigts l'odeur entêtante d'un ailleurs indéfinissable....On le défait fébrilement du carnet jaune et vert avec ces écritures très années 50 et on le regarde se consumer pendant une petite dizaine de secondes. Puis on souffle délicatement comme on le fait sur les paupières d'une femme pour caresser sans toucher....douceur ultime... Je pense à elle, que fait-elle en ce moment? Peut être allume t- elle un bâton d'encens à la rose....et quand elle ouvrira les fenêtres ce soir pour regarder le ciel, un petit peu de la fumée de son encens s'échappera et viendra, haut , très haut dans le ciel se mélanger avec les senteurs religieuses de mon papier d'Arménie....

## Les mains de Célia

Célia joue du piano....jouait du piano.....joue du piano...doit jouer du piano....Elle n'aime pas le piano....Pas le son....l'objet....

Elle joue du piano dans les églises. Elle aime l'acoustique du lieu divin....

Elle ferme les yeux et fait courir ses mains sur le clavier.

Célia aime son frère qui joue du saxophone, juste là, à côté d'elle. Elle le trouve très beau et se gausse d'un haussement d'épaule des esprits chagrins qui ne voient dans cet instrument qu'un symbole phallique au son fatigant.

Les parents sont fiers.

Ils lui diront quand ils rentreront à la maison. Dans le jardin. Maman lui dira discrètement en lui souriant comme elle fait souvent. Papa ne dira rien mais l'évoquera avec l'oncle que Célia n'aime pas. Elle n'aime pas ses idées sur la cité, sur la démocratie et se pare d'une moue boudeuse quand il émet des avis intempestifs sur toutes les choses.

Il n'a même pas dit merci quand Célia lui a proposé la tarte qu'elle a soigneusement préparée l'après midi. Elle n'est pas forcément très bonne et Célia ne sait pas que personne n'aime sa tarte aux cerises mais un petit mot eut été gentil...courtois....poli.

Célia est forte. Elle doit l'être. Ressembler à un garçon avec des seins en plus. Elle veut comprendre, tout comprendre. Etre simple et réussir.

Elle aime ses amis. Avec une préférence certaine pour son amie calviniste qui lui raconte ses histoires du tour du monde autour d'un dîner exotique dans la galerie commerciale d'Auchan.

Célia aime les voyages et s'endort souvent rapidement pour rejoindre son amant du bout du monde. Elle l'aime encore sans le dire, sans vouloir le dire, sans pouvoir le dire.

Elle rêve à lui sous des cieux mauves et orangés.

Elle veut penser qu'il souffre pour apposer sur son âme le baiser-pansement qui soignerait l'âme de son insulaire. Elle aime les larmes de l'homme-crocodile et s'endort calmement dans la douleur. Mais Célia est forte et continue à passer les plats dans le jardin familial, avec sur son visage le sourire fatigué de la fin du jour.

Elle a tout organisé, embrasse les enfants qui passent en frôlant sa robe. Elle est un peu fatiguée mais Célia doit tout ranger. Le jardin, la maison, sa vie.

Il est tard quand elle rentre seule dans le grand salon familial.

Elle pose ses doigts sur des accords mineurs et sourit en pensant au garçon des bords de Loire.

Peut être le reverra-t-elle....ou pas? Pourquoi?

Peut être parce qu'il est sans surprise, qu'il est reposant, qu'il la fait un peu rire et qu'en y prêtant attention, il est peut-être son pendant féminin.

Et puis sa voix n'est pas si lointaine de son aventurier....

Le garçon du port de Trentemoult aime le piano, les accords mineurs et la façon qu'elle a de baisser la tête quand elle rit.

## **Elle a sur les doigts**

Elle a sur les doigts la marque du doute.

Célia refuse le monde qu'on lui propose en kit et voudrait un tout avec du ruban autour...

Elle pense aux matins, à son dos qui se tord quand il s'éveille enfin.

Elle rêve de sueur et de draps blancs très sages, de petits mots très doux et de moiteurs d'orages.

Célia fixe le temps quand elle penche son cou et sourit lentement quand d'un regard assuré, elle rétorque avec fougue qu'elle tient fort les rênes d'une vie bien rangée.

Mais il n'y a pas encore de petits mots sur la porte du frigo, pas assez de musiques planantes dans son salon de femme.

Célia l'aime et l'attends.

Elle pleure parfois, sans jamais le dire car la force n'est pas dans le goût salé des larmes jolies tombant sur son canapé.

Elle a dans les doigts des trésors de sagesse, une folie amoureuse, une trop grande détresse.

Son homme de rêve -le connaît elle déjà, le connaît elle encore ? - n'est pas de ceux qui s'envole et qui flotte paisible sur les nuages rouges des matins brumeux et Célia continue à tordre ses doigts quand elle parle à l'homme des bords de Loire.

## **Celia's song**

Si Célia était une chanson, ce serait une chanson mélancolique...

Elle parlerait de promenades en canoë, de vacances avec les cousins de la famille, de robes légères, de fêtes, de noces où la mariée serait en rouge....

Une chanson comme un petit court métrage....des gens en costume d'ours ou de fées courant dans un jardin fleuri.... Célia qui joue du piano dans une église.....

Un peu absurde, à coup sûr décalé....Des images trop rapides qui montreraient l'amour naïf.....

Il y aurait certainement un couplet sur les heures passées dans des coins de café anonymes, sur les larmes retenues, sur l'incapacité de dire la réalité des sentiments....

Et puis la chanson se terminerait, comme à l'accoutumé, par la phrase définitive, posée là comme une fuite

***" Get away from me , I'm diving...."***

## Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver

L'appartement donnait sur la Plaza Mayor....

Un endroit incroyable, surtout après plusieurs heures d'un voyage harassant sous une chaleur accablante, dans un car où une quarantaine d'élèves, aussi sympathique étaient ils, faisait payer aux enseignants du haut de leurs quinze ans, leur propre fatigue et l'angoisse inhérente au placement dans des familles qui n'avaient pour eux qu'un seul défaut, celui de parler la langue de Cervantès....

Une fois les enfants déposés, les enseignants se retrouvèrent sur ce balcon finement ciselé à l'ombre d'un toit de tuiles merveilleuses...L'appartement était frais et les briques anciennes qui couvraient les murs de la chambre étaient d'un rose ambré délicat et sensuel....

Mais il n'attendait secrètement qu'une seule chose.

De la voir passer sur cette place grandiose, ce lieu qu'elle devait traverser chaque matin, chaque soir.

Il était bel et bien dans sa ville, dans la ville qui l'avait vu grandir, qui l'avait vu aimer d'autres hommes, qui abritait ses secrets de femme.

Les yeux de l'occidental s'habituent lentement aux lumières méditerranéennes et c'est dans une brume étrange, légèrement orangée qu'il fut certain de la voir....

Il l'appela sans craindre le ridicule de se tromper et de voir des dizaines de gens se retourner, importunés par cet appel incongru, et descendit aussi vite qu'il le pouvait l'escalier de pierre, les jambes tremblantes à l'idée de revoir celle qui lui enchaînait l'âme et les sens depuis plusieurs mois déjà....

Elle était là dans toute la beauté du souvenir qu'il gardait d'elle.

Il l'a pris dans ses bras, maladroitement, ne remarquant qu'à peine sa gêne et son trouble.

Ils décidèrent de se revoir dès le lendemain.

Il partit avec dans les yeux une sueur de bonheur et le souvenir de leurs nuits interdites dans un parc marin....

Au lendemain d'une nuit pleine de lunes et de spirales colorées, ils se retrouvèrent dans un bar espagnol, coloré et bruyant.

Ils se caressaient lentement la main sous la table pour ne pas déranger les humains qui buvaient avec eux - innocents aux mains liés qu'une passion dévore -

Elle était son ange incroyable, sa pureté absolue, son amante aux gestes précis....

Ils marchèrent dans les rues, grisés par ses retrouvailles d'une sensualité que ne permet qu'une aventure interdite.

Ils passèrent sur un pont, écoutèrent une musique lointaine qui serait à jamais la leur; Elle but ses larmes du bout de la langue...

il ne pouvait arrêter de la toucher, de respirer au plus profond de ses cheveux d'amour, de passer sa paume sur ses tout petits doigts qu'il aimait tant.

Ils durent se séparer. Mais le pacte était ancré désormais au plus profond de leurs crânes.

Ils seraient amants pour la vie, sans peut être plus se toucher, et quand la vieillesse, les hasards inconsidérés de la vie, les malheurs joyeux de l'existence le permettrait, alors ils se retrouveraient, sur cette grande place et partiraient ensemble finir leur vie, entourés de fleurs et de musiques planantes.....

## **La nouvelle vint des morts**

La nouvelle vint des morts

Beaucoup avaient péri sur les chemins qui traversent les vastes forêts

Les esprits jadis annonciateurs de danger ont fait ce qu'à cette heure il est en leur pouvoir

Ils nous apprirent sous la lune étincelante

dans la cour céleste dans les aulnes dans les sorbiers

à nous asseoir et avec les voix des rossignols qui ne sont rien d'autre que la voix des morts

à chanter pour ces êtres voués au silence

Le ciel se reposait et jamais ne s'assombrissait

et nous par la gorge du rossignol

ivres de sommeil nous chantions des nuits entières la voix écorchée

Possédés par la lumière ils vinrent les morts qui nous attendrissaient

Ils écoutèrent ils prêtèrent l'oreille et ce fut comme si

ils acquiesçaient soulagés

Nous poursuivons ici notre route

sommes nos voix

ils n'en finissaient pas

## **To Germany with Love**

Mon animal de rêve ouvre sa toison noire  
Et les cloches me rappellent de continuer les péchés du Samedi soir

Longues cuisses dénudées, dans la chute aux enfers  
Seins blêmes dans l'ombre de la nef !  
sans rêve tu n'aimes pas chuchoter et moi pas embrasser.

Ne sois pas mon ange !  
Je vais et viens les fins de semaine  
Me frotte soir et nuit sur le drap.  
Veux regarder ta beauté dans le miroir du confessionnal

## **JDAYDEh**

Une rue pas comme les autres....Une rue interdite.....  
J'arpente la ville. Je ne la connais qu'en photos...  
Je suis perdu...Mon âme est perdue.  
Je n'ai pas le droit d'être là...  
Elle ne m'attends pas. Elle ne m'a jamais attendu. Le retard du vaincu.  
Des pigeons sur le toit des mosquées, ce vieil homme qui me fait un signe. Il me dit que  
l'espoir n'est que dans mon cœur....  
Une mélancolie assassine....La démence d'un homme qui ne saura pas quoi lui dire...  
Une rue pas comme les autres...Une zone défendue.

## **La terreur du silence (il croyait qu'il l'aimait)**

Jeu. Mortel pour l'âme, et le cœur lui...

Nuits comme les jours. Sans réponses. Est elle morte ? renoncement réfléchi dans une tendre torpeur ou éclat de rire démoniaque ?

42° dans une ville désertique. Un rire d'adolescente qui déchire le silence de la sieste. Ou la peur. C'est une excuse.

Fin du cynisme. Les doigts cassés, les ongles arrachés. Du sel.

C'est encore mieux que cela parce qu'on a la douleur physique. Ventricules dilatés, souffle court, longue attente éternelle. Souffrance du dedans. A 37 ans. Violence, adolescence à rebrousse-poil qui cogne et qui tue, sans s'en rendre compte. Foutaises. Tout est compris.

واحشني

## **Elle n'est pas d'ici**

Un autre jour, j'irais ailleurs. Je pleurerai un peu parce que j'aurai peur.  
A mon âge, on ne pleure pas pourtant. C'est interdit et puis ce n'est pas beau.  
Pleurer, c'est mourir un peu.  
Alors disons que je rentrerai un peu dans la mort. Fier et debout.

Elle ne me verra pas parce que je me cacherai. Je la regarderai de loin, tourner les boucles de ses cheveux et parler avec d'autres.

Les hommes ne se cachent jamais assez. Ils entrent tonitruants dans l'espace sacré pour n'en ressortir que soulagés, le travail fait. Moi je me cacherai et je la regarderai. Je dessinerai de loin le contour de son corps avec les doigts et je la laisserai partir. Je marcherai quand il fera noir et me trouverai un rebord de trottoir pour y entretenir mon amour, faisant et refaisant le moment de notre première rencontre. Je m'allongerai sur le trottoir encore chaud de ses pas adorables et respirerai profondément en lui souhaitant bonne nuit.

Au lendemain de ma nuit sans sommeil, je resterai là et je l'attendrai, les vêtements flétris et les yeux rouges.

La première rencontre doit être consécutive à une souffrance. Pas de fard, pas de parfum capiteux. Ce sera pour plus tard. Je serai beau. Demain. Ou un autre jour. Elle ne m'en aimera que davantage.

Elle arrivera avec d'autres. Peut être s'arrêtera-t-elle et là ?

Choisira-t-elle le sourire, le plus joli, celui de la surprise et de l'amour tsunami ou les larmes qui précèdent la chaleur de ses bras ?

Elle a le droit de pleurer, ce n'est qu'une enfant. Pendant ce temps, je respirerai. Pour la première fois. Dans ses cheveux, dans son cou. Juste là. Sans rien dire. Je ne veux pas la déranger et j'aime sa voix. Elle parlera en premier. J'aurai de la poussière de Damas dans les cheveux, elle me l'enlèvera en riant. J'aurai un peu de terre du désert sur mes chaussures. Je l'attendrai aux bains douches de la grande place. Elle me dit qu'elle m'y rejoindra à 14h. On ne s'embrassera pas. Ce sera pour plus tard. Les hommes embrassent trop tôt et mal. Peut-être ce soir. Ou demain. Elle s'en ira. Difficilement. Avec ses yeux noirs et ses boucles blondes.

Je resterai là. Femme de marin. Elle ne traverse qu'un lac. Elle sera là bientôt.

Je m'installerai ensuite à la terrasse d'Ali. Je prendrai un café brûlant sous la canicule en malaxant dans mes doigts le petit bout de papier d'Arménie sur lequel j'avais un jour noté son adresse. La mosaïque bleue et blanche suinte de petites gouttelettes mentholées.

Musique étonnante qui résonne sur le sol froid.

Le dos appuyé contre la paroi brûlante, je passe en revue les corps flous. Comme ça, dans l'attente.

Des serviettes blanches se meuvent au son des claquements d'eau.

Des femmes aux cheveux noirs rient sur mon passage.

Peau trop blanche sans doute. "People are strange when you're a stranger".

Elles sont nues et transparentes. Elles chantent ou parlent, je ne sais pas. Elles penchent

leurs coussins derrière les colonnes. Pour m'apercevoir. Je n'y prête pas attention. Je l'attends. Je les vois. Je ne les regarde pas.

Les hommes ne font bien souvent que regarder, ils ne caressent pas. C'est elle qui me l'a appris. Alors je n'ai qu'une hâte, la caresser. Longtemps.

Je ne la connais pas nue. Amour platonique, unique, sans physique. On verra plus tard.

Demain. Ou ce soir, peut être.

Je me laisserai alors berger par les voix, par la chaleur, par l'odeur de menthe. Je m'endormirai peut être dans le bruit étouffé.

Son doigt remonte doucement du bas de mon dos aux omoplates. Son ongle est un appel au frisson. Elle sourit.

Allah est grand pour donner à cette femme un tel sourire. Pourquoi ne sommes nous pas tous égaux dans le sourire ?

Le sien est brûlure, direct.

Je tenterai peut être de me relever mais elle posera sa main sur ma nuque et me maintiendra au sol. Judoka précieuse. Sa main sur mes cheveux mouillés. Nous resterons ainsi sans bouger. Combien de temps et de secondes ?

Sa bouche puis sa langue remplace sa main trop sage. Ses boucles perlent aux pointes. Mélange capillaire. Mélange de nos respirations.

Aucuns mots ne sortent de nos crânes moites et pensifs.

Je sens un corps sur le mien.

Le sien ? Sans doute...peut être....je ne la connais pas nue...Demain peut être ou même ce soir....

Le soleil est un astre curieux.

Il est voyeur et dérangeant....C'est pour cela que je l'aime.

Il m'a envoyé sur la tempête un rayon ardent qui m'a réveillé ce matin là....

Il m'a réveillé pour me dire tout doucement dans l'œil: "regarde là, n'est elle pas si jolie?".

Elle dormait encore sur le lit rose et noir de sa chambre d'enfant.

Au dehors, on entendait des enfants qui poussaient un ballon (rouge?) le long du mur blanc de la maison en chantant une comptine sans âge. Je scrutais ce lieu que je n'avais pas vu la veille. Rapidement. Chaviré. Emmerveillé par la sobriété, par tout, parce que chaque chose était à elle dans cette chambre, qu'elle avait touché au moins une fois dans sa vie chaque objet et que cela les rendait intrinsèquement merveilleux et dotés d'un pouvoir magique certain. Nous étions resté aux bains un temps considérable. Nous avions marché sans un mot dans les rues et nous étions rentré dans cette maison sans lumières.

Nous avions chuchoté que nous étions l'univers, que nous nous aimions au delà du raisonnable puis nous avions respiré fort, jusqu'à perdre haleine.

Elle avait sa jambe parfaite posée sur ma hanche et la main gauche posée à plat sur mon dos.

Ce que je remarquais d'abord fut sa bouche.

Pouvait-on rêver une telle candeur ?

C'était pourtant cette bouche qui m'avait demandé de la douceur dans mes gestes le soir d'avant, qui avait joué aux jeux les plus subtils et transmis au silence de la nuit les messages les plus doux.

Ses lèvres brillaient de l'éclat de sa jeunesse et je passais mes cils sur elles pour la réveiller.  
Elle ne bougea pas.

Je sentais un contraste saisissant entre le froid de la chambre et le souffle brûlant venant du dehors, de cette lucarne sans vitre qui se trouvait au dessus du lit.  
Je décidais de lui parler dans son sommeil. Elle ferait peut être semblant de dormir.  
Je lui dit alors mes peurs saupoudrés du sucre de mes mercis, mes renoncements d'une voix qui frise, mes désirs teintés de blanc....  
Elle ne bougea pas.

Le soleil est un astre curieux.  
Gêné sans doute dans sa position initiale, il se déplaça et fixa un rayon sur le cou de mon étrangère.  
J'y vis les traces de mes mains. Son bras tomba de mon épaule.  
Je ne bougeai plus.

## **Glorieuse Décadence**

Il n'a pas su lui donner la lune et n'a été que le caniveau dans lequel elle jetait ses chewing-gums à la fraise. Belle récompense de début d'automne.

Il n'a fait qu'effleurer le contour de son âme et son crâne trop lourd arbore un drapeau noir. Il n'a su qu'attiser les colères de ses nuits et ne s'est pas plié à ses vœux légitimes de bonheur simple. Il rentre désormais dans une nuit brûlante, la fièvre dans le dos, les yeux qui saignent de ne pas s'être fermé aux moments opportuns. Il doit désormais oublier, oublier et travailler, sourire et rire sans bêquilles, sans personne à qui parler de sa mort.

Le noir sera désormais sa couleur définitive.

On ne comprendra sans doute pas ses silences, ses écrits et ses mots. On s'en offusquera sans doute. Le sourire n'est plus qu'un supplice supplémentaire qu'il lui faudra retravailler. Il lui faudra en réinventer un parce qu'il avait le sien et qu'elle lui a volé le sien. Beau joueur, il lui a renvoyé son sourire dans un torrent de larmes secrètes mais lui laisse celui qu'il arborait au jour le jour...en souvenir, en cadeau piégé.

Glorieuse décadence d'un amoureux transi, seul et minable, d'un homme brisé, d'un raté magnifique.

Musicien sans plus d'inspiration, romancier sans romans... Je n'aimerai pas le connaître.

## **Toi et moi et les autres en général**

"Toi et moi, c'est pour la vie....et puis ce sera si exceptionnel quand tu me présenteras ta future femme ....Tu imagines.....ta tête quand tu vas me la présenter la première fois....Ne te trompe pas hein parce que sinon je serais trop malheureuse et moi ce que je veux simplement c'est que tu sois bien dans ta vie et qu'on continue à se comprendre »

« C'est ça qui est trop bien dans notre relation, c'est que l'on a pas besoin de se parler....vu tout ce qu'on a vécu.... »

« Au fait ça fait combien de temps qu'on se connaît? 13 ans....???? ah oui je me souviens.....Lucille...mais si tu sais, oh tu m'énerves quand tu fais ces yeux là.... Lucille la petite avec des pantalons rouges....vous étiez ensemble en Première....A l'époque j'étais trooooooop jalouse....non je plaisante....  
Je me disais "mais comment fait il pour être avec une minette aussi petite?" pure jalousie....?  
oui je sais.... t'es trop con.... »

« Arrête de m'embêter avec ça....oui je sais aussi que tu n'es resté avec elle que deux semaines .... je m'en fous de toute façon de tes histoires de cœur mon cher, tu fais ce que tu veux....

Et puis après tout c'est ce qui nous a permis de nous rencontrer... »

« Tu te rappelles la première fois....tu m'as appelé "le vilain petit canard...." »

« N'empêche qu'on en a fait des trajets entre le boulevard Guist'hau et le lycée....  
On parlait de tout et de rien....oui ok on se moquait pas mal des autres, grand jeu entre nous....et puis il y a eu nos petits cafés et ton grand jeu de ne pas payer le café en partant....  
C'était au Molière que je me suis fait choper...Je suis dégoûté...j'essaie une fois, je me fais avoir et toi c'était tout le temps et tu n'as jamais été attrapé....oui mais il faut dire aussi que nous courions comme des dératés en quittant les cafés....Tu m'as tenu la main un jour rue Kléber pour aller plus vite.... »

« 13 ans....c'est dingue quand on y réfléchit...  
Qu'est ce qu'on a pu se raconter comme bêtises et puis on a refait le monde au moins 12345 fois.....  
Tu me parlais de tes parents et de leurs malheurs...Moi je te racontais mes histoires de cours de médecine.... »

« Ce qui est super avec toi, c'est que tu as toujours eu l'air de me prendre pour la plus belle chose du monde, que je t'intéresse toujours...  
C'est pas vrai?? mais quel enfoiré ce mec là...et dire que c'est mon meilleur ami....je te hais ... tire toi....pas trop loin quand même.... »

« Enfin....et puis pourtant tu vois c'est génial tu n'as jamais essayé de sortir avec moi...  
t'imagines l'horreur...non c'est bien parce que l'amour aurait tout tué....et on est resté sage....

Et puis en même temps tu te rappelles de toutes les fois où on a fait croire qu'on était

ensemble....Tu te souviens de Stéphane, le grand que tu n'aimais pas, qui me suivait tout le temps, comment tu l'avais calmé en me prenant par la taille et en me faisant un bisou dans le cou. Il est pas revenu. »

« Des coups durs ? oui c'est vrai on en a eu....la mort de ta mère...tu te souviens quand tu me l'as dit ? ça a été très dur pour moi...

Je crois que je ne t'avais jamais vu pleuré avant....on a passé la nuit face à la mer sur la côte sauvage du Croisic....

Tu me serrais la main si fort et je ne disais rien...parfois on parlait tout bas et je te caressais les cheveux....les jours qui ont suivis on arrêtait pas de s'appeler....tes larmes m'ont coûté mon forfait de portable du mois de Mars...

Ah tu vois aujourd'hui tu arrives à sourire quand on l'évoque....oui ok il n'y a que moi qui peut te faire rire en parlant de ta maman.... »

« C'est un événement qui nous a rapproché même avec ton père. Je suis sûr qu'il a cru que tu lui présentais ta nouvelle petite copine quand je suis venu chez toi la première fois....Il devait même être content que tu ramènes une fille jolie pour une fois.....

Fais pas la gueule, it's a joke bibi....don't be worry.... »

« Au fait il a changé le matelas du lit du haut des lits superposés ton père? parce qu'honnêtement quand je me penchais pour te parler le soir, j'avais vraiment l'impression que j'allais m'écrouler....

Non, c'est pas parce que je suis grosse, imbécile ...ça je suis sûre que c'est pour les jolies filles de tout à l'heure.....Tu es vraiment rancunier toi.... »

« C'est comme le jour où je suis sorti avec Pierre Henri....oui, c'est ça, le gros bourge qui puait l'after shave.....va y défoule toi...vilain jaloux....

On s'est plus vu pendant combien de temps ? ou devrais je dire, tu n'as plus voulu me voir pendant combien de temps?

Siiiiii c'est toi qui voulait plus me voir.....

10 jours????? tu es fou ou quoi je suis resté avec lui un mois....Fière?? non pas vraiment mais bon...nous aussi les femmes nous avons le droit de nous tromper.....hihihi....

Oui ok il m'a laissé pour partir en outre mer....

mais de toute façon vu que tu ne l'aimais pas, j'avais pas vraiment le choix non plus....et puis c'est vrai qu'il m'avait énervé plusieurs fois quand vous vous êtes rencontré vers la fin ....j'aimais pas la façon dont il te prenait ainsi, de haut.... »

« Ca m'a quand même fait mal qu'il me quitte aussi brutalement et puis tu t'es aussi rendue compte que je tenais un peu à lui quand même...et quand il est parti, tu m'as emmené au cinéma voir "Play time" ... »

« Je savais pourtant que tu détestais ce film et que j'ai toujours aimé Jacques Tati....on a parlé de ce film au resto japonais...tu sais que c'est ma cuisine préférée et puis on parlé de lui le long du quai de Versailles...il ne m'y emmenait jamais.... »

« Pour un garçon toujours fauché, le cinéma et le resto la même soir...parce que je n'allais pas bien...monsieur !!! chapeau bas.... »

« C'est vraiment extraordinaire de te retrouver....même après un an et combien ? cinq mois....Putain....incroyable.... »

« Là je te préviens je ne te quitte plus....vraiment..... il va falloir te trouver rapidement une minette mon chéri....je vais t'aider mais bon c'est que je n'ai plus beaucoup de temps moi....avec Edouard qui vient de rentrer à l'école et Albert qui ne finit jamais avant 21h/21h30....tu vois les journées et les soirées je t'en parle même pas....mais ça m'a fait plaisir de te revoir...Trop plaisir même....et puis on se quitte plus maintenant..Tu vas venir manger à la maison bientôt..j'en parle à Albert.... »

« Si il te connaît ? imbécile..... je lui ai parlé de toi au moins ....deux fois....un peu jaloux le garçon....mais bon, mon meilleur ami c'est toi.... »

« Au fait un dernier truc, parce que je vais me payer une prune sinon, je suis super mal garée....Pourquoi tu ne m'as jamais demandé de coucher avec moi...? je crois que j'aurais dit oui.... »

## **La main est l'instrument des instruments**

Il y avait dans ses mains quelque chose de neuf.

Ce n'était pas des mains de femme accomplie. Ces mains nervurées et enduites de crèmes odorantes et trop capiteuses.

Non, c'était des mains en formation; à bouts ronds pour ne pas faire mal, comme des ciseaux d'enfants.

On y trouvait ces petites veines bleues et vertes sur lesquelles j'aimais passer le bout de ma langue pour y sentir les synclinaux et les môles de son âme.

Elle souriait et je la sentais respirer au dessus de ma tête inclinée.

Je finissais toujours par retourner ses mains adorées, paumes vers le ciel et y déposait mes joues, mes tempes ou mon menton, mouillant l'intérieur de sa main et soufflant alors du bout des lèvres un petit vent glacé qui lui faisait replier l'annulaire sur mes sourcils. C'était un jeu qui me permettait ainsi de la vénérer, pénitent en genuflexion devant la lumière.

Elle s'était toujours étonné de la fascination qu'exerçait sur moi cette partie toujours visible de son anatomie.

Je n'ai que faire de la couleur ou de la profondeur d'un regard.

Les yeux ne font jamais que prendre la couleur de sentiments éphémères.

Les jambes et les reins, les fesses et les seins, les épaules ou les bouches ne sont que de simples porte-manteaux sur lesquels on jette pêle-mêle des bas de soie, des cotons inutiles ou des baisers qui ne sont que révélateurs de l'agitation d'un instant....

Mais les mains, la main, une main, des mains..... sont plus que toutes autres parties de nos corps le reflet de nos désirs, de nos vies.

Je me souviens de cette femme superbe qui, par le plus grand des hasards, s'était prêtée avec moi au jeu de la séduction.

De rencontres en croisements furtifs, je découvrais les mains les plus admirables qu'il m'avait été de rencontrer....

La femme était belle mais ne savait pas s'habiller.

Qu'importe me disais-je, n'étant désormais plus fixé que sur ces doigts d'une blancheur remarquable qu'elle bougeait avec une lenteur si exceptionnelle que lorsqu'elle les bougeaient, elles semblaient évoluer à un rythme différent que son corps lui-même.

Il y avait une telle déconnexion entre la vitesse de ce corps en mouvement et la légèreté de ces mains dans l'espace que j'en étais tout de suite tombé amoureux.

Deux semaines plus tard, j'eus la fantaisie d'inviter la belle à partager avec moi le premier repas.

Elle arriva au rendez vous à l'heure prévue, belle et innovante, ayant relégué ces vêtements sans charmes aux oubliettes de la vie quotidienne pour m'apparaître dans un ensemble noir du plus bel effet mais la voyant arriver de loin, je me mis à trembler.

Le mois de Novembre piquait certes le visage mais elle avait commis l'erreur destructrice.

Quand elle fut à portée de sourire, je la giflais violemment lui intimant l'ordre de retirer les gants qui cachaient son âme.

Nous ne nous revîmes plus jamais.

Ma fascination pour les mains n'était pas la marque d'un fétichisme dangereux comme pourrait le laisser penser l'épisode précédent.

Je n'avais pas un code de recrutement de mes rencontres en fonction d'une beauté manucurale et je pouvais rester totalement insensible face aux artifices de la manucure moderne et être particulièrement troublé par les mains d'un pianiste de fin de soirée.

Les doigts ne sont que les terminaisons ludiques d'un ensemble beaucoup plus complexe.

Du poignet à l'élargissement de la main jusqu'à la dernière terminaison nerveuse, c'est un système délicat qui fournit à celui ou à celle qui sait la regarder (et non l'observer) une jouissance sans fin tant les mains ont une vocation à la fois sociale, psychologique voire psychanalytique, sensuelle, sexuelle.

Une coupure non protégée est un appel à l'apaisement d'un baiser, la brûlure triangulaire d'un fer à repasser ou celle plutôt ronde d'un fer à friser campe alors la femme active et que dire des ongles rongés et des heures nécessaires passées à la table d'un café afin de percer le mystère adorable de ces bouts de doigts sans leurs coques protectrices.

Dans une seconde partie de ma vie je m'étais intéressé aux décorations que l'on pose sur les mains.....

## **Triompher des non dits**

Ils ne s'embrassèrent que deux fois.

Le jour avait été gris comme son écharpe mais pas comme son bonnet qui était noir....ou blanc il ne savait plus vraiment.

Il faut dire qu'il faisait déjà nuit quand il fut enfin arrivé dans la grande ville.

Il ne savait rien de cet endroit et observait tout autour de lui..

Il était arrivé sur cette place anonyme et se mit à penser à elle tout en levant les yeux au ciel vers les fenêtres éclairées de familles inconnues....

Il admirait les décos de Noël d'un magasin SFR quand elle lui posa la main sur l'épaule. Avec ses gants de laine, la sensation était comme celle des pas dans la neige....sans bruit, un frôlement, un bruit léger.

Il se retourna et la vit en face de lui.

Elle n'était rien d'autre qu'un sourire et des yeux grands ouverts, ce qu'il avait déjà remarqué lors de leur première rencontre.

Le mot "Magique" était le seul mot qu'il semblait désormais utiliser pour la qualifier quand il pensait à elle au fond de sa tête aux moments où il marchait seul, la nuit venue dans les allées du parc.

Il pensa qu'il lui faudrait quand même faire évoluer son vocabulaire mais à l'instant où elle était là, devant lui, il se sentait comme désemparé, un peu comme face à une œuvre d'art que l'on ne comprend pas et qu'on a pas envie de comprendre.

Elle lui était inconnue, il savait qu'elle aimait la musique militaire allemande et les rythmes de la transe africaine mais pas beaucoup plus.....

Et ils ne dirent rien pendant longtemps...

Comme une publicité moderne, ils semblaient immobiles, comme figés, sondant le fond de leurs regards pendant que tout autour deux n'existaient que le bruit, des couleurs, des gens sans formes.

Combien de temps cela dura t-il ?

Etais elle Madame de Merteuil et lui une nouvelle victime ou était ce lui le Valmont de bal musette cherchant à séduire l'innocente Cécile ?

Il ne savait pas si elle était dangereuse et peut être se posait elle les mêmes questions. Mais ils savaient tous les deux...

Dieu que c'était dur à dire...Dieu ne le pardonnerait jamais...

Ce qu'il savait lui c'est que des millions d'abeilles semblaient avoir trouvé refuge dans son estomac et qu'il ne pourrait plus très longtemps soutenir son regard qui lui donnait l'impression de l'analyser au plus profond de son être...

Il lui proposa de prendre froid avec elle; ce qu'elle accepta dans un rire magique.

Ils marchèrent au travers de la mégapole...Ils ne parlaient pas...ou peu....

Des choses sans importance, des sujets sans intérêts.

Mais il aimait sa voix lui dire des choses inintéressantes parce que cela avait au moins l'avantage de faire bouger ses lèvres et il observait cela avec un délice évident.

Elle décida de s'arrêter là et interrompu les sons qui venaient en provenance de sa bouche.  
Il était 17h45 et elle devait partir.  
On ne savait si l'on se reverrait.  
Elle prendrait la décision car elle ne voulait pas souffrir.  
Et puis s'il était son Marat, elle ne pourrait être que sa Charlotte Corday. En plus, il adorait prendre des bains....

Le premier baiser fut juste doux, du bout des lèvres, comme pour dire pardon...  
Il serra sa petite main gantée pour la garder un tout petit plus longtemps. Il passa le revers de sa main sur sa joue glacée.  
Elle lui dit que c'était compliqué.  
Lui ne le pensait pas intérieurement parce que le bonheur ne se vit que sur l'instant et jamais dans la durée.

Pour lui, la vie n'était faite que d'une succession de petits instants.

Et puis elle eut ce sourire et ce regard...magique.  
Il retira alors l'un de ces gants et posa la paume de sa petite main sur ses yeux. Il en fit de même et couvrit ses yeux parce qu'il voulait l'isoler du vrai monde.

Ils s'embrassèrent une deuxième fois.

Il aimeraït toujours cette ville-monde et même s'il ne devait jamais plus l'embrasser, il savait désormais qu'ils s'aimaient fort tous les deux et qu'ils garderaient pour eux ces baisers secrets. Il aimait sa voix sans en avoir la propriété. Il aimait son bonnet vert.

Il s'éveilla dans un sursaut, les tempes battantes d'un mauvais sang. Face à lui, le mur rouge de sa chambre était rouge.

## **Ouvrir les bras au fascisme**

C'était l'une de ses soirées mondaines comme tant d'autres. De ces soirées que je ne connaissais que trop bien. Je les connaissais par cœur pour les fréquenter depuis trois ans déjà.

Par souci d'appartenir définitivement au quartier huppé qui les hébergeaient, mon père et son épouse avaient décidé au soir de mes seize ans de me faire rentrer dans la merveilleuse communauté des nantis, d'ouvrir au fils aîné les portes du bal des débutantes.

C'était, disait mon père, "l'assurance de rencontrer des gens intéressants".

En effet, les fils de notaires, les fabricants de cravates, les filles de médecins et autres descendants de rentiers y éaltaient leurs beautés et leurs fortunes devant mes yeux qui mirent du temps à s'habituer à temps de lumières.

Et j'entrais donc une nouvelle fois dans cette communauté bigarrée un soir de Décembre 89, au château de la Galissonnière, bel endroit à la sortie de Nantes.

Mon costume Versacce était impeccable et je me trouvais très beau dans ce vêtement de combat, prêt à y retrouver mes amis et mes compagnes de fortune.

Comme à l'habitude, je m'étais renseigné sur l'origine géographique de la famille d'accueil et ne fut pas embarrassé à l'entrée dans le hall de réception face aux géniteurs de mes hôtes.

L'aboyeur m'annonça, quelques invités furent encore surpris de mon nom de roturier mais je me dirigeais de ce pas digne que j'avais longtemps révisé depuis trois ans et pris délicatement quatre doigts de la maîtresse de maison dans ma paume pour y effleurer mes lèvres, comme l'exige l'origine orléanaise de cette famille française.

Le baisemain est un art qui peut vous coûter votre soirée si vous négligez ces détails de généalogie.

On ne fait en effet pas du tout ce geste de la même façon si l'on est reçu chez des nantais, des parisiens, des orléanais ou des bordelais.

Une erreur et des regards se posent sur vous, lourds de commentaires silencieux aux creux des oreilles serties de diamants.

Des regards amusés et dédaigneux qui vous suivent tout au long de la soirée.

Ma poignée de main au père fut virile et droite, celle des hommes biens, le regard planté dans celui de mon hôte.

"Fierté et honneur"....

Rompu à l'exercice et ayant ainsi accompli brillamment mon premier rite initiatique, j'entrais dans la salle de bal où déjà Maxence, Enguerrand et Pélagie m'attendaient et s'étonnèrent ironiques de mon retard avant de s'entraîner dans un rire pincé mais toujours bon enfant... car les rires eux aussi doivent s'étudier et se réviser. Le rire est le sale de l'homme.

"Tu travaillais sans doute, cher ami, pour ta licence....pour être prof, c'est ça....travaille maintenant parce qu'après, c'est pas l'effort qui va t'épuiser...."

Maxence me prit par le bras et m'emmena vers le buffet pour m'offrir un bourbon.  
"Tu vas voir, père le fait venir en importation directe, il est ex-tra-or-di-naire !!"  
Il était en effet très bon et je me mis à en vouloir à mon petit papa de n'acheter que du Jack Daniels....  
Il n'y connaît rien en whisky et cela me navre depuis ce temps là....

Nous échangeâmes sur les fluctuations boursières, sujet préféré de mon camarade depuis que son père l'avait emmené à son travail à Paris au palais Brongniart....

Puis je dansais un rock endiablé avec Pélagie - qui dansait trop vite pour moi surtout sur du Emile et Images- et un autre ensuite avec Claire Virginie, l'une de ses amies qui sentait très fort la transpiration -ce que je ne manquais pas de faire remarquer à Enguerrand - afin que cette langue de vipère détruisse pour le restant de la soirée cette très jolies blonde qui avait eu le mauvais goût de faire remarquer le manque de fraîcheur du Gevrey Chambertin 81 ("une mauvaise année" me fit remarquer dans un clin d'œil appuyé mon ami Henri Jules, "pas pour toi j'imagine").

Enguerrand se mit donc à désigner à diverses personnes la jeune C.V (c'était un code établi dans ses soirées que de s'appeler par les initiales...) qui s'agitait encore sur la piste en marbre noir et blanc.

Il alla dire quelques mots au jeune cravaté qui était derrière la sono qui d'un seul coup interrompit la musique et annonça au micro que des sanitaires étaient à disposition des invités au premier étage et qu'on y attendait d'urgence C.V pour la plonger dans un bain de Diorissimo.....

Ce fut un si grand éclat de rire général que la jeune C.V partit en courant se tenant le visage dans les mains en direction de l'extérieur.

Elle eut bien plutôt du se mettre les mains sous les aisselles...

Quoi qu'il en soit la soirée se termina sans elle et nous ne la revîmes plus dans les soirées suivantes.

J'ai toujours eu du mal avec les jeunes femmes qui sentent la sueur.

Nous allâmes ensuite faire le tour du parc qui était joliment éclairé aux flambeaux et nous y rencontrèrent Adrien et Jeanne-Elise qui semblaient préparer un mauvais coup...en tout cas, j'en étais sûr pour Adrien car j'avais bien connu J.E et il y avait tant de choses qu'elle ne voulait pas....ni ne savait faire...

Ce fut au retour de cette agréable promenade nocturne que le non événement se produisit....

Je dis non événement parce qu'à l'époque pour moi, ce ne fut en aucun cas un événement tel qu'il me l'apparaît aujourd'hui.

Nous étions dans une série de slows sirupeux à souhait.

Georges Michael y vantait des soupirs lénifiants, Les Scorpions nous redisaient pour la 100e

fois qu'il fallait continuer de s'aimer et les *Foreigner*, grands garçons de trente ans nous posaient la question de savoir ce qu'étaient l'amour à nous qui n'avions alors qu'entre 17 et 20 ans.

Samuel, jeune homme bien sous tout rapport, aimable saltimbanque de l'Avenus Camus qui nous avait bien fait rire en faisant une chaîne humaine pour empêcher les gauchistes de passer Place royale lors d'une manifestation de racailles socialo-communistes, arriva vers moi très énervé, le feu sur ces joues glabres.

Nous nous connaissions pour être dans la même classe d'une part et parce qu'il me considérait d'autre part comme le boute-en-train parfait pour lui, étalon de deux ans de plus que moi, me présentant toujours les jeunes filles qu'il voulait culbuter sur de profonds divans avant de passer à l'action.

Je me devais donc de jauger la conversation intellectuelle et corporelle de la douce et allait ensuite faire mon rapport à mon général.

Il me désigna donc une jeune fille d'assez forte corpulence mais plutôt jolie avec des yeux assez malicieux qu'elle fermait à chaque fois qu'elle souriait.

Elle avait une robe qui la faisait ressembler à une Chupa chups mais la comparaison s'arrêtait là parce qu'elle avait un visage assez allongé.

J'eus le temps de discuter avec la blonde dans la mesure où Pierre Henri (notre jeune disc jockey...) eut la "bonne" idée d'enchaîner avec la version concert d' "Hotel California", charmante bluette de 12'37 d'un groupe sans importance de l'ouest des Etats unis. Nous parlâmes de la soirée, elle avait le dos musclé des femmes qui font du piano, les mains fortes des surveillantes de camps, et me parla beaucoup de son papa qu'elle ne voyait pas beaucoup, trop pris par les occupations politiques....

Il eut été à ce moment inconvenant que je pose la question et nous terminâmes la danse dans un éclat de rire après que je lui ai dit que je la trouvais tout à fait à mon goût mais que malheureusement je n'avais pas le temps et qu'elle était trop grande pour moi....

Samuel m'attendait tremblant dans un gros fauteuil de velours vert. Je lui fis part de mes recommandations, de mes impressions de son corps contre le mien. J'évaluais à quelques centimètres près son tour de poitrine et son tour de hanche, évoquait une très légère demi-érection qui ne me semblait guère de bonne augure pour mon camarade fascinant et lui dit surtout de faire attention à ne pas aborder tout de suite la question politique parce que son papa.....

Il se mit debout et partit en direction de la jeune Marine...

Il se retourna une dernière fois et me lança dans un sourire entendu:

"oui ça merci mon cher Fabrice, je sais.... c'est la fille du dirigeant du Front National"

Je rejoignais le fauteuil vert laissé libre et y tombai lourdement...

Etais ce le manque (réel) de fraîcheur du Gevrey Chambertin 81 ou mes excès de Beluga (on en avait jamais à la maison !) mais je me relevais d'un saut et partit vomir aux sanitaires où C.V m'avait précédé.

Nous finîmes la nuit ensemble.

## **Je suis pauvre, je n'ai que mes rêves**

Si j'ouvre ce soir mon rideau d'infortune c'est pour dire les mots, pour dire les maux, pour penser de travers et panser mes travers. Je suis l'homme qui aime les troubles de ton âme, la couleur de tes doutes, les peines de ton visage.

J'ai caché mon sourire dans la foule des étoiles. Je ne le retrouve plus. Aide moi si tu peux. J'ai jeté mes musiques, je veux en siffler d'autres, et je veux que de ta bouche se livre le mystère.

Je te parle d'amour pour quand tu seras vieille, pour quand tu seras grande et que tu seras loin.

Je te parle d'amour pour que les bras des autres te semblent plus légers, pour qu'ils te fassent frémir et qu'ils te rendent belle.

Je n'ai que caressé, et à peine embrassé tes lèvres qui me manquent que je voudrais garder. Je n'ai que caressé, et à peine évoqué l'absurde condition d'un sentiment profond.

Et mes nuits et mes jours à entendre ton nom, la souffrance qui ronge, la peine qui détruit, l'interdit qui me chasse du monde des idiots, je ne suis plus assez jeune, je ne suis plus assez beau.

Je te parle d'amour pour entendre ton rire, pour songer à tes larmes, pour poser dans tes mains, ma bouche et mon front, des oublis, des frissons, des troubles interdits.

Je te parle d'amour pour tomber dans l'oubli, pour ne pas te perdre dans les soirs de vent où légère comme un souffle tu iras poser sur ma nuque et dans mes reins les offrandes lumineuses des tes yeux et de tes seins.

En ombre chinoise, ma vie défile devant moi. Je voulais t'offrir une vie à l'envers mais je pars nu avec ma peine en médaillon.

## **Je te retrouverai tous les soirs au bout du couloir**

Il avait eu froid toute la journée mais le cours s'était bien passé.

Il avait dansé et chanté correctement.

Le public ne semblait pas s'être ennuyé. Celui ci avait ri, avait semblé attentif à bien noter sur un cahier à spirales les concepts essentiels nécessaires à la culture générale puis avait quitté la salle par troupeau serré en saluant poliment.

Les feuilles distribuées avaient été colorées, des flèches les traversaient pour montrer la causalité, les mots importants étaient placés dans la marge de gauche, Robespierre avait bien les cheveux fluo et de petits mots rebelles se trouvaient là, en haut à gauche de la feuille. Tout était normal.

Il s'arrêta un moment et ferma les yeux. Il aimait ça.

Fermer la porte de sa classe à la fin des cours de la journée et ouvrir grand ses sens.

Il entendait les cris, les gloussements, les cavalcades, les bruits de talons puis d'un seul coup plus rien ou plutôt comme un tumulte lointain se mêlant à la rumeur de la ville.

Il se mit à marcher dans la salle n'écoutant que ses pas, caressant ça et là une table gravée, légèrement, message subliminal.

Il aimait ça....

Il fermait lentement les fenêtres, observant de loin les petites fourmis rebelles s'en aller dans la nuit naissante.

Il se rendait dans le laboratoire de la section, y déposait deux ou trois livres puis éteignait les lumières et s'arrêtait de nouveau.

Il se trouvait souvent seul dans cet immense couloir. Il n'allumait pas. Il n'aimait pas la lumière. Il aimait cette crainte d'enfant du noir et de la rencontre inattendue, celle qui fait sursauter et fait courir tout le long du dos le frisson magique de la surprise.

Mais les jours se suivaient et il ne trouvait personne pour lui faire peur, pour l'appeler doucement dans un coin, pour lui parler, pour lui dire merci, pour lui parler d'amour, pour lui dire bonjour, ou tout simplement pour le tuer.

Il descendait lentement l'escalier pour repousser le moment où il devrait affronter les lumières assassines, celles qui rendent blême et laid.

Mais ce soir, alors qu'il venait de fermer la porte du laboratoire, il eut une impression immédiate de "non-solitude".

Il scruta la ligne noire du couloir, autant que ses yeux pouvaient le faire, non encore habitués à l'obscurité mais... rien.

Non, rien, vraiment...rien.

Il prit son cartable et huma l'air du couloir. Rien, non rien, vraiment rien.

Au beau milieu de sa route, il s'arrêta. Il venait d'entendre un souffle, un frémissement. Il en était désormais certain.

Il n'était pas seul.

Il ne lui arrivait jamais rien. Jamais. Jamais. Il aimait ce mot de la langue française.

Jamais était le pays qu'il habitait. Il était ressortissant de l'Etat de jamais.

En tant qu' habitant de jamais , il n'avait donc aucun espoir. Il avait arrêté de croire depuis bien longtemps déjà...

Arrêté de croire en la magie d'une rencontre sans mots, arrêté de croire en l'amour sincère, arrêté de croire dans l'innocence des enfants, arrêté de croire dans l'intelligence des hommes.

La langue qu'il parlait était la nostalgie, sa monnaie le temps qui passe: il était incapable d'en mettre de côté et sa vie se dilapidait en direction d'un gouffre qui s'appelait la mort et qui était la capitale de son pays.

En tant que jamaisien, il était grand bâtisseur d'amours, d'amitiés, d'écritures, et autres édifices déchirants qui contiennent déjà leur ruine, mais il était incapable de construire la moindre maison ou quoi que ce soit qui ressemble à un logis stable et habitable.

Il ne pensait jamais que l'existence soit une croissance, une accumulation de beauté, de sagesse, de richesses et d'expériences.

Il savait depuis sa naissance, et de façon plus aiguë depuis l'âge de 11 ans que sa vie ne serait que décroissance, déperdition, dépossession, démembrément.

Mais il n'en était pas triste.

Il n'y avait d'ailleurs que peu de gens aussi joyeux autour de lui et les moindres miettes de grâce le plongeait dans un état d'ébriété avancée.

Sa propension à jouir, à se réjouir, à s'éblouir semblait sans égale en ce monde.

La mort le hantait si fort qu'il avait de la vie un appétit délirant.

Son hymne national était une marche funèbre ou le "Stabat Mater " de Pergolese, sa marche funèbre serait un hymne à la joie.

Alors quand il entendit ce souffle, ce bruissement, il se mit à penser tout à la fois à sa mort possible et à sa jouissance dernière. Il lui arriverait peut être "*quelque chose*", enfin....

Ses yeux s'étant désormais habitué à l'obscurité, il vit, au fond du couloir, à quelques mètres de lui, une ombre concave, une épaule lui sembla t-il.

Il ralentit le pas n'étant plus qu'à quelques mètres de cette forme noire.

La lumière pâle de la lune lui permit de distinguer qu'on lui tendait une main.

Pas un mot ne fut prononcé, la voix de la première fois est toujours la plus belle. Cette *prima voce* est celle d'un enfant et l'enfant n'est il pas le père de l'Homme ?....

Il fallait savoir attendre. Il continua à avancer.

La main se leva soudain dans un mouvement d'arrêt.

Il n'y avait désormais plus que la distance d'un bras entre l'ombre désormais distincte et lui.

Il adora au départ ne voir que ce sourire. Il n'y avait plus qu'un seul pas à faire mais Dieu qu'il était difficile.

Il l'a reconnaissait. Il la voyait dans ses rêves mais là, elle était devant lui, forte et silencieuse.

Il tenta bien d'avancer mais buta contre cette main tendue.

Il ouvrit la bouche pour dire le premier mot mais elle posa sa main comme un bâillon, lui laissant ainsi le loisir de respirer profondément sa main longue et glacée pendant de longues secondes. Il crut défaillir quand elle retira lentement ses doigts et lui offrit comme en cadeau ce sourire magnifique en guise de remerciements de s'être tenu calme jusqu'à présent.

Elle posa un doigt sur sa bouche pour imposer la continuation du silence et retira de son sac un couteau à lame courte qu'elle empoigna avec une douceur extrême.

Etais ce donc ainsi que l'on mourrait, immobile devant la faux, ne pouvant bouger un seul de ses muscles, ne cherchant ni à hurler, ni à partir ?

Il était peut être finalement près. C'était le moment. Il ne devait pas pleurer.

Elle approcha le couteau de sa lèvre et tout en le regardant laissa glisser la lame sur sa lèvre inférieure. Il coula un sang noir comme le soleil, brillant comme un pluie épaisse.

Elle lui indiqua de son majeur la blessure ouverte. Il avança, doucement, et posa l'extrémité de sa langue sur sa lèvre pour y recueillir l'offrande.

Elle caressait lentement ses cheveux et s'il tentait de cicatriser la coupure par la douceur de ces baisers, il happait aussi lentement chaque souffle léger qui sortait de sa bouche.

Il but autant qu'il put, passa son visage dans ses cheveux, effleura son cou de son front, pris sa main et goûta chacun de ses doigts. Elle sourit parce qu'elle avait encore dans la main le petit poignard.

Elle voulu desserrer l'étreinte sur le manche mais il referma sa main sur la sienne et lui maintenu ainsi l'arme dans la main.

Elle sourit de nouveau. Elle était si belle dans ce couloir qu'il eut un peu de peine en enfonçant le couteau à l'emplacement même du cœur.

Elle ne crie pas parce qu'il avait posé sur ses lèvres un baiser qui resterait comme le plus beau, le plus fort, celui qui précède la mort.

*Il regarda sa montre. 17h53. Il serait un peu en retard à la maison. Le Vendredi soir, le trafic est toujours plus dense.*

*L'enquête ne donna rien.*

*Les empreintes retrouvées sur l'arme rouge étaient celles de la jeune fille.*

*L'affaire fit grand bruit. On ferma le lycée pendant trois jours et le service de restauration ne fut alors plus assuré.*

*Aujourd'hui, quand il sort de sa salle vers 17h30, il passe toujours au même endroit et il est bien le seul à remarquer la petite tâche rouge qui n'a jamais été enlevée, là, dans les rainures du carrelage.*

*Il n'avait pas tout bu sans doute.*

*Il ne se passait rien, vraiment rien dans sa vie.*

## Le briseur de peines

Dimanche 9 Décembre  
20h03 (il pleut dehors)

Mademoiselle,

Je viens de vous quitter et me rends compte d'une chose qui me tue et m'exalte....

L'absence de vous diminue le sens même de médiocres passions et augmente mon amour, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

Mais pourquoi y a t-il dans le cœur d'une femme qui commence à aimer un immense besoin de souffrir et parfois de faire souffrir ?

Je voulais vous rassurer. Il m'apparaît aujourd'hui que je n'y parviendrais peut être pas....

Il est pourtant des moments, des instants où l'on doit s'abandonner. vous l'avez fait... pendant quelques secondes.. et puis vous êtes parti....

Rien n'est petit dans l'amour. Ceux qui attendent les grandes occasions pour prouver leur tendresse ne savent pas aimer.

L'amour est fait souvent chez vous du désir de comprendre et bientôt, à force d'échecs répétés, ce désir meurt, et l'amour meurt aussi, à moins qu'il ne devienne cette affection pénible, cette fidélité, cette pitié.. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi pour moi, pour nous....Ne m'aimez pas par pitié, ne m'aimez pas seulement pour ne plus entendre le bruit assourdissant de mes larmes....mais au moins par goût du risque....On ne tombe pas amoureux, on doit monter en amour....

Mon rôle était modeste...il n'eut été que de transcender votre vie...

Plus malheureux que tous est celui ou celle qui n'aime plus et ne peut oublier qu'il a aimé. Je suis parfois ainsi.

Il n'y a qu'une seule chose qui puisse rendre un rêve impossible, c'est la peur d'échouer.

Et pourquoi échouerions nous ?

je veux vous rassurer même si je sais beaucoup de choses sur la peur, pour la ressentir souvent, trop souvent....

Je veux, je voulais, être votre briseur de peines, le pourfendeur de vos doutes.

Oui, c'est vrai je ne peux vous promettre un royaume séculier, un temps infini, une muraille d'airain n'étant qu'un chevalier sans royaume.

Je ne peux vous promettre qu'un univers, un univers tout entier, avec les étoiles et les couleurs qui vont avec....

Mais vous avez peur....peut être... Etes vous sereine ? Ne voyez vous rien venir ?

La peur est considérée comme une émotion. Pourtant, à bien des égards, elle est un instinct qui participe d'un instinct plus général, primaire, essentiel et, je dirais même volontiers, essentiel : l'instinct de survie.

En effet, chez les animaux comme chez les jeunes humains, la peur relève d'une pulsion de conservation qui consiste à se préserver des dangers en les évitant, en les fuyant. Ainsi, je pense que la peur de l'amour est instinctive et donc universelle car l'amour est ce qui se situe en-dehors du monde appréhendé, maîtrisé et donc rassurant.

Comme la peur instinctive d'un réel inconnu, il me semble que la peur de moi entraîne chez vous des comportements étranges et qui se situe à différents niveaux, je ne sais où est le vôtre:

**· l'apaisement :**

l'Autre est nié dans son humanité au motif, par exemple, qu'il n'est pas du peuple élu, qu'il est un mécréant, un hérétique, un traître, un apostat, un... étranger, bref un exclu du cercle restreint d'une élite. Dès lors, apaisé, on peut maltraiter cet autre puisque étant des non-moi, il n'est pas... humain ;

**· l'oubli :**

les non-moi n'émargent pas aux bonnes consciences égoïstes : ils peuvent souffrir, mourir, pleurer, appeler au secours... dans la plus totale indifférence puisqu'ils n'existent pas, puisqu'ils ne sont que des ombres, des fantômes. Je pense trop souvent être ce fantôme.

**· le contournement :**

l'Autre est purement considéré comme inexistant. Il est d'un autre monde, d'un ailleurs perpétuellement (re)modelé au gré de besoins. Il est sans Histoire, sans réalité, sans intérêt... Il est le néant, le trou noir.

**· la solution... finale :**

parce qu'il gêne, dérange, importune, incommode... l'Autre est tout simplement... liquidé comme on liquide des comptes pour apurer un passif !

J'ai besoin de vous....Je dis ça mais ....je dis rien....

## **La reconnaissance silencieuse ne sert à rien (ou lettre d'amour à une comtesse)**

Chère comtesse,

Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage....

Ce sont toutes ces petites complicités, ces attentions discrètes, ces centaines de sourires qui ont façonné une partie de ma vie. Ne le savez vous pas ?

Parfois, de ma voiture, je vous vois rentrer chez vous, seule et silencieuse, droite, au milieu des rues, alors que vous n'êtes pour moi, qui ne vous connaît pas, que le tumulte de la fête, le bruit fatiguant des rires, le froissement des vêtements de soie....

Il y a des yeux qui reçoivent la lumière et il y a des yeux qui la donnent. Je sais de quel côté je me dois de penser les vôtres.

Vous rappelez vous du jardin des plantes ? du soleil de ce jour là ?

Vous me faites rire chère comtesse parce que vous vous faites rire vous même et c'est ce que j'aime aussi chez vous....alors je voulais écrire ces quelques lignes...

Private joke ou déclaration d'amour ?

Je ne le sais moi même pas vraiment. Sans doute. Entre presque oui et oui, il y a tout un monde. C'est comme tout.

J'imagine le doute atroce vous parcourant....et cela m'amuse assez....

Perversion raisonnable....question ouverte.....??

Nous verrons nous un jour dans le cadre feutré d'une rue sombre, sous la porte cochère d'un immeuble ancien?

Y échangerons nous notre vision différente du temps qui passe?

Et, peut être, alors que je vous glisserai alors à l'oreille mes envies d'éternité dépasserons nous l'interdit dans un souffle de vent.....

Les rendez-vous mémorables sont clandestins. Toujours. Le reste n'est que littérature.

Je glisserai dans votre paume un geste interdit et je volerai alors à vos lèvres un peu de leurs couleurs.

Un baiser légal ne vaut jamais un baiser volé.

Je pense que le baiser sur les lèvres a été inventé par les amants pour ne pas dire de bêtises.

Amants, amour...que de mots compliqués....Vous ai-je fait rire ? Vous me le direz d'un regard, d'un mot, de deux, d'un geste.....

L'amour... il y a ceux qui en parlent et il y a ceux qui le font. A partir de quoi il m'apparaît urgent de me taire.

Bien à vous,

## La rupture de rien

Elle lui avait dit bonjour. Elle lui avait dit Merci.

Elle lui avait dit des choses très belles.

Il n'était pas guéri....

Elle lui avait parlé de pianos virevoltants, de chansons douces amères et de petits bonhommes verts. De danses dans son âme, de couleurs et de drames, de baisers interdits dans son lit de jeune femme.

Elle lui avait sourit au travers d'une vitre, sourire mélancolique aussi blanc que le froid qui couvre en ce soir gris la moitié de mon bras.

Elle lui avait permis de toucher à ses lèvres, de frôler de sa langue le contour de ses mains et de retenir l'espace d'un instant le souffle de sa bouche, le goût de son enfance. Elle lui avait dit qu'il était des instants, qu'il était des moments noirs comme le vent qui balayaient ses cheveux au rythme de l'amour, des corps entremêlés, des jamais, des toujours....

Qu'il devrait être là, qu'elle en avait besoin, qu'elle en avait envie, qu'elle restait sur sa faim.

Il lui disait alors qu'il était le plus fort, qu'il était le plus doux, qu'il n'était pas un corps mort et elle riait et riait encore d'un rire noir et blanc qui déchirait le sort..... Ils se croisaient souvent par un heureux hasard et eurent voulu se dire qu'il n'était pas trop tard.

Qu'ils pourraient bien plonger dans le plus beau des miroirs.

Celui de leurs yeux pâles et de leurs coups penchés.

Elle lui disait souvent qu'elle s'endormait au son  
de ses plaintes habiles, de ces chansons d'amour,  
de ces contes futiles, de ses maux, de ses mots.

Elle faisait sa joie, il rêvait d'une aurore où elle aurait souri blotti contre son corps.

Un matin si parfait qu'il lui aurait promis de bannir ses larmes, de ne plus se trouver ainsi martyrisé.

Cœur serré, bouche délaissée.

Mais elle s'en est allée sans qu'il ne sache pourquoi

Peur mobile, tremblements de froid

Et il se retrouve là, sans comprendre, ni savoir. Il veut l'attendre encore....

Et il rêve à cette danse, à cet arbre de fête qu'il ne verra jamais  
au fond d'un jardin qui existe pourtant...

a son écharpe noire qui enserrait son cou  
son joli cou de femme qu'il veut embrasser

Encore et toujours sans jamais plus penser  
à ce méchant mois de Janvier.

## Partir...ou pas

Il suffit parfois de l'épiphanie d'une image pour que le langage d'un coup se plombe et s'épuise et que la pensée s'égare.

Je reste là, l'esprit en friche, les yeux tout embrumés d'absence, le cœur en proie au vide. Et si la mort s'en venait, en de tel instants, pour me saisir, elle ne trouverait personne, juste une écorce d'être. Une écorce toute craquelée d'étonnement, de songe nu.

Il est sacré le corps de mon amante, toujours aujourd'hui....il est pur, jusque dans les fougues et les râles du désir s'accomplissant dans mes rêves.

Il est mon secret de jamais, mon orgueil impossible et mon bonheur invisible.

Bonheur fertile qui féconde tous mes autres instants de bonheur, tous mes autres élans vers le monde, vers les choses et les êtres. Il est la stèle dressée tout au long du chemin, à chaque carrefour; La stèle dont le texte se renouvelle sans cesse et dont je ne me lasse pas de recommencer la lecture, avec les doigts, les lèvres, autant qu'avec les yeux.

Je le croyais mien, inséparable, d'une indéfectible complicité ce corps second. Je me leurrais. Le voilà qui s'en va, me renie, m'oublie. Et la douleur pénètre dans chaque pore de la peau, elle s'insinue partout, et ma raison, que je tâche pourtant d'endurcir, s'effrite.

La raison ne veut plus rien entendre, c'est l'épouvante.

Je me heurte à l'absence de l'autre, je ne sais plus où aller, où me cacher, où fuir.

Je m'humilie, je me surprend à épier, éperdument, sa silhouette dans la rue, dans la foule, à sursauter au moindre bruit, comme si elle s'en revenait. Tous les pas sont ses pas. Je l'accuse, je la maudis, l'injurie mais le pardon, déjà se trame au fond de moi. Je voudrais mourir, mais je perdure, tendu par le désir fou de la revoir.  
Encore une fois, juste une fois, rien qu'une fois.

Je la hais, mais je l'appelle avec l'immense patience, et douleur et amour des prophètes rappelant leur peuple frivole à la fidélité. Je me moque, je médis de l'infidèle, je blasphème mais un mendiant recroqueillé au fond de moi lui tend la main, l'implore. Et je m'envole, à cheval sur son nom. Je dérive vers les cimes glacées du silence où se gèlent mes larmes, mes appels.

Je tremble, je suis si nu , j'ai si froid. Je supplie l'autre de venir couvrir la nudité de mon corps. Je me replie sur le vide. Je suis vaincu.

L'amour fou pour l'autre ne me mettra bientôt plus en apesanteur, je retomberai; lourd d'absence, si pesant de chagrin et de honte.

## **Plus que 7**

Des pins dormaient tout autour de nous et j'avais très chaud dans la nuit. Transpiration plus que de raison. Le lit est minuscule. Osmose des corps. Collés. Moiteur d'étreintes longues comme sa langue. On s'aime. Tout court. Sexuellement. Passionnément.

Ses yeux à la bougie. Une bougie verte qui courait dans l'herbe. Il en reste un peu. On finira plus tard.

Sa bouche et ses boucles. Mes doigts pris au piège. Ne les laisse pas sortir....

Mollet/joue, front/reins...acrobates pas encore tombés. Chute. vertigineuse. Même pas mal. On retente l'exercice. Demain ? pourquoi demain ?

Les mots sont prononcés tout bas pour ne pas déranger la nuit, la bienséance et le monde qui dort autour.

On ira demain à la plage ? La même plage que l'autre jour, là où le vent emporte si bien les soupirs ?

En Novembre, il n'y a personne et puis on prendra une douche plus tard, je t'aiderai à enlever le sable.

On peut rester longtemps sous la douche, on paie pas l'eau.

Et puis on fumera trop. Cancer ensemble. Mort ensemble ?

Profitons alors de la soirée. Rire. silence. Rires. Echange de souffles. Tu me prêtes ton CO2 ?

On écoute la Buena vida.

Tu me traduis les paroles en plongeant tes mains sous mon pull. Toutes petites mains qui me manquent. Trop.

Maître, vous avez la parole....retire tes yeux de là...ou laisse les si tu veux.

Le jour se lève. On dort un peu. Je ne peux vraiment pas. Pause. Et toi ? encore ?.....

On se retrouvera dans 30 ans. Je compte sur toi.

## J'entends déjà

Oui oui oui, j'entends déjà les grincheux dirent que ce n'est pas parce que je n'ai pas compris que ce n'était pas de haute volée intellectuelle. oui oui oui je sais...et il est un fait que le nombre de choses qui me sont incompréhensibles intellectuellement en ce bas monde sont légions.

MAIS MAIS MAIS là !! en dehors du fait de ne pas avoir compris, j'ai purement "halluciné" comme disent les plus jeunes d'entre nous....

K.O au bout de trois minutes, le temps de l'énonciation d'une problématique....Incroyable !!! Première fois dans ma vie !

Parfois, les choses ne m'intéressent pas et par conséquent, je ne fais aucun effort pour les comprendre, mais là, oui là.....précisément à 14h15, ce fut une explosion exceptionnelle de rires intérieurs mais également un mélange de gêne (honte personnelle??) et de candeur face à l'inconnu, face à des mots, des expressions qui sont de notre langue, je le savais mais....que je ne comprenais pas.

Je me suis battu, un peu de bave blanche a coulé sur mon menton, mes yeux ont commencé à pleurer, j'ai lissé consciencieusement ma barbe pendant une heure voulant braver le défi... Mais je n'ai pu résister au tsunami verbal de la bacchante en transe et en délire verbal....

Bon après ce préambule, un peu long, dans lequel certes je suis resté dans un flou peu artistique....j'explique....

J'étais aujourd'hui à Angers pour une formation au titre alléchant et qui allait à coup sûr répondre à mes attentes:

### L'oralité en milieu scolaire

Etant certain que l'intelligence réelle ne se construit véritablement que dans l'échange oral et dans la capacité que l'on a (ou pas !) à s'exprimer correctement, je me suis dit que des conseils sur la façon de gérer l'oral en classe et des conseils de didactique liée à la transmission de l'oral aux élèves me semblait fort utile.

#### 14h15: Annonce de la problématique de la conférence:

"Ma problématique sera simple et aura, à mon sens, le mérite de la clarté. La parole est appréhendée comme la force agissante sur le patrimoine sémantique de la communauté linguistique, mettant en cause - bien sûr (*le bien sûr qui tue!*) des mécanismes qui fondent le cinétisme des significations lexicales" (sic)

J'ai le visage marqué d'un abominable rictus qui pourrait sans doute aller jusqu'à la paralysie faciale. Déjà autour de moi, des têtes opinent du chef...ils comprennent ?? et moi non ! je lisse ma barbe pour la première fois.....

#### Un peu plus tard et par ordre chronologique:

"Un acte discursif est la réalisation d'une action de nature linguistique inscrit dans le contexte d'une occurrence d'acte illocutionnaire, mais là je ne fais que reprendre les travaux

de Geermann que vous connaissez déjà....."

Hochements de tête, réponse quasi-collective affirmative.... "Surprise surprise ????" "Marcel Bélieau ?" "Laurent Baffie ?" une blague pour mon anniversaire ? Premières suées malsaines.....

Ma préférée à 15h40:

" La complémentarité du "je-tu" dans l'acte éducatif et didactique se fait selon une relation "intérieur/intérieur". Cette polarité ne signifie pas égalité, ni symétrie: "ego" a toujours une position de transcendance à l'égard du "tu". Néanmoins aucun des deux termes ne se conçoit l'un sans l'autre; ils sont complémentaires mais selon une opposition "intérieur/extérieur" et en même temps ils sont réversibles"...."et là on voit bien (ah???) que les circuits de communication sont congruents: le "je" communiquant est identique au "je" énonciateur et le "tu" interprétant est identique au "tu" destinataire."

Le filet de bave qui s'était créé quelques minutes avant vient de tomber sur ma feuille et les premiers spasmes nerveux apparaissent.

16h50 (je ne vous fais pas le calcul mais cela fait 3h sans pause de conneries!!!):

"En conclusion, soyons hardi et tentons une pensée un peu trop en avance: dans les échanges de locuteurs de deux langues différentes, l'auteur des sources de malentendus et des tensions interpersonnelles de la communication exolingue se trouve dans l'emploi non conforme à leur protocole sémantique de mots porteurs de valeurs affectives positives (silence....) et à fortiori négatives....je vous remercie !"

**La salle est debout !!! applaudissements à tout rompre, standing ovation....L'organisateur de la conférence remercie la bacchante écumante de son exposé complet....et .....clair..... Je suis définitivement anéanti....Je viens de déféquer pour la troisième fois sur le siège en velours rouge et ma chemise collée de sueur dans mon dos me donne d'atroces sueurs froides.**

Je précise qu'à quelques détails près (les trucs sur mes états physiques peut être....) **tout est rigoureusement exact** et que ma seule occupation fut de copier les phrases qui apparaissaient sur le PowerPoint que la professeur d'université ne faisait que relire en donnant des exemples tout aussi incompréhensibles que sa théorie.

Les gens ont passé une minute à applaudir debout !!! je n'ai rien compris.

*Chronique d'un imbécile déprimé mais amusé !!!*

Une dernière pour la route:

"Soyons clair ! les stratégies descriptivistes s'appuyant sur une approche sémantique référentialiste favorisent l'apprentissage de stéréotypes fluides et pertinents et par voie de conséquence....l'acquisition de compétences sémantiques." Oui en effet soyons clair !

"L'acte de "prier quelqu'un de faire quelque chose" représente assurément une menace pour la face publique du sujet parlant"....

et à un mec qui opinait du bonnet à une remarque de la déesse:

"ah je vois que vous êtes dans une démarche directe ostensive"....pour dire....ah vous êtes d'accord avec moi.....

Je vous embrasse tous....

Carpe diem.....

PS: demain c'est mon anniversaire...Je deviens vieux.....alors s'il vous plaît si un jour vous ne comprenez plus ce que je vous dis.....tuez moi !!! Ne vous faites pas souffrir inutilement...

## **Dans la tourmente**

Je me suis souvent posé la question du pourquoi, de la longueur de l'attente et des mots qui tournent dans un crâne fatigué par les sourires baignés de larmes.

J'ai vu ses bras tourner autour de ses cheveux.

J'ai regardé son bonjour éclairant aux lueurs blafardes de couloirs communs.

Nous avons soutenu les murs de nos épaules jeunes et sourit encore aux regards de ceux qui, dans la tourmente, ne voit dans notre amour qu'un avenir fichu quand il n'est que la mort qui soit plus forte que nous.

Combien de jours encore m'accordera t-elle son image, icône limpide que je vénère et qui me tue ?

Elle me tue sans le savoir, en penchant ainsi, chaque jour que fait Satan, la lourde mèche derrière laquelle ses yeux sont des abysses sans fin, sont des murmures qui chantent qu'il n'est pas de plus grand amour que celui qu'elle me porte, sans oser le dire de peur d'être damnée.

J'imagine parfois qu'elle élève des oiseaux qui me porteraient chaque jour, au gré de vents violents, ces messages de femme qui me diraient "je t'aime", qui me diraient "encore", qui poseraient autour de mon cœur des petits papiers de couleurs que je collectionnerais ardemment.

Je les rangerais doucement dans un meuble de bois blanc, trésors précieux qui me verront mourir.

Je croise fréquemment dans mes nuits agitées son corps qui me manque trop et m'éveille au matin ne sachant plus vraiment s'il est ici-bas d'instants plus douloureux que ceux de nos adieux.

Nous rêvons ensemble du noir, de pianos, d'alcools et de fenêtres, de bougies, de musiques et de désirs. Nous rêvons. Nous rêvons.

Il n'est de rêves sérieux que ceux que l'on vit en vrai.

Alors, je lui offrirais mes mains pour qu'elle joue du piano. Je nouerais son écharpe pour qu'elle n'attrape pas froid.

Le soir venu, je coifferais ses cheveux sur le rebord du lit et poserai ma joue contre son dos pour entendre son cœur et caresser son âme.

Et quand elle s'endormira, je regarderai sa bouche, les ailes de son nez, la veine de son cou, le contour de ses seins, l'élégance de sa nuque, le tombé de ses reins et je serai heureux jusqu'au petit matin.

Mais un jour elle partira.... et je m'écroulerai dans des vapeurs éthyliques, vieil enfant élevé aux désirs de ces mains.

## Les parties de Badminton

Ils avaient couru toute la journée dans les grandes pièces de ce château.

Ils avaient glissé en chaussettes sur les parquets cirés et avaient organisés de grandes parties de cache-cache faites de rires étouffés et de satins froissés. Papa avait levé les yeux au ciel au passage des monstres. Maman avait simplement dit de faire attention aux angles de meubles.

A larges gestes amples, elle avait dressé la table sur le parvis central, sous le chaîne bicentenaire. La nappe était très blanche et les chandeliers bien haut.

On finirait ce soir les bougies à moitié consumées de la veille dont la cire figée s'écoulait en stalactites dorées.

De chaque côté des assiettes carrées, les couverts patinés étaient les ultimes souvenirs d'un temps révolu, celui des grandes réceptions, des belles robes et des baisemains.

Aujourd'hui, Maman était en jean et son T-shirt des Doors, un T-shirt moulant qui faisait joliment ressortir sa poitrine ronde, "le T-shirt câlin" comme aimait à l'appeler son petit qui aimait à se blottir contre elle, lui allait tout aussi bien que ses jolies jupes de lin.

Papa avait fait le pain lui-même dans le vieux four derrière la grange et dissimulait mal sa fierté de poser les petites boules farineuses bien faites dans la corbeille argentée au milieu de la table.

Maman avait souri quand elle l'avait vu de la fenêtre du hall.

Il ressemblait à l'adolescent gauche qu'elle avait connu à la soirée de Clothilde.

Il n'avait pas bien su comment s'y prendre mais elle avait aimé le grand geste de la main qu'il lui avait fait sur son vélo et elle avait alors su qu'il était heureux, très heureux.

Maintenant, et depuis 12 ans, elle lui faisait l'amour, ils partageaient la même brosse à dent (elle aimait imaginer qu'il restait un peu de sa salive sur la brosse), aimaient tous les deux l'Angleterre et avaient de beaux enfants. C'est en repensant à eux que Maman se demanda où ils avaient bien pu passer.

Le petit répondit que les autres étaient partis faire une partie de badminton sur le "terrain" aménagé à la va-vite près de l'étang.

L'étang où Papa nous emmène régulièrement pêcher les grenouilles rajouta t-il avec dans les yeux les souvenirs glorieux de chiffons rouges, d'attentes interminables et de trophées scintillants et poisseux que le moyen gardait dans ses mains pour effrayer sa sœur, avant de les rejeter dans l'eau verte au milieu des nénuphars.

C'était assurément pour lui des moments privilégiés et il aimait ses moments où Papa réunissait autour de lui sa "vilaine troupe" et qu'aucun d'entre eux ne murmurait, de peur de faire fuir les batraciens trop curieux.

Maman se promit d'aller elle-même chercher ses petits loups dès qu'elle aurait fini de préparer le hachis.

Papa se débattait avec des bois trop humides qui ne lui permettaient pas d'allumer le grand feu sur lequel on ferait griller le pain et les rillettes.

Le voisin venait d'arriver.

Il était 19h et on voyait toujours sa forme bonhomme se dessiner à l'entrée de la cour.

Les prétextes étaient si nombreux pour se faire offrir un petit verre d'apéritif. Et Papa adorait la manière dont Maman feignait de ne pas comprendre l'objectif du voisin.

Elle lui parlait et ne répondait pas aux perches tendues par l'homme assoiffé.

Au bout de longues minutes, elle prenait cette voix enfantine et s'enquérissait de la déshydratation du pauvre bougre.

Il aimait cette voix de la première fois, celle qui lui avait dit "oui" dans le petit appartement qui donnait sur la cour des songes. La première fois. Pour elle...et pour lui....

Maman vit rentrer au loin, dans le champ, trois de ses quatre "stars".

Leurs formes se découpaient en contre-jour. Ils couraient. Elle ne put s'empêcher de sourire quand elle vit son dernier tomber en roulant dans le champ de coquelicots.

Ils avaient donc terminé leur partie de badminton. On se laverait les mains et on passerait à table.

Ne manquait plus que son grand, toujours aussi ténébreux malgré ses 13 ans.

## **Les parties de badminton - Postface censurée**

Le bruit des pas sur le gravier était assourdissant. Papa faisait bien semblant de ne pas l'entendre mais ce crissement, accompagné des gémissements rauques de Maman, qui se faisait plus réguliers au fur et à mesure que l'on approchait de l'allée C, étaient insupportables.

C'était Maman qui tombait la première.

Elle tapait des poings sur le marbre et répétait comme une mélodie lancinante le mot interrogateur, accusant pêle-mêle dans ses frappes sourdes le monde, Dieu, son amant et son absence à elle à ce moment là.

"Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ?"

Papa se tenait toujours derrière elle et lui caressait la nuque.

Papa n'était pas un homme fort et il venait bien souvent après le travail déverser son flot de haine sur la mort, sur l'absence, sur le manque.

Mais là, il se devait de tenir, pour elle, et ses maxillaires lui faisait mal tant il les serrait pour garder emprisonnés ses cris et ses hurlements de douleur.

Il ne voulait pas fermer les yeux et fixait le nom gravé sur la pierre.

Il ne quittait pas du regard les lettres dorées. Les yeux brulaient et c'était comme si on lui versait du sel à même la pupille.

Mais il fallait qu'elle puisse s'accrocher à sa main et qu'elle la sente forte, c'était son dernier amer dans l'océan de ses tourments quotidiens et nocturnes.

Papa remettait ensuite le vase de tulipes rouges qui ne cessait de tomber avec le vent.

Il en profitait pour nettoyer le haut du marbre, comme une caresse sur le front de son petit joueur de badminton. Ce serait pour toujours son petit joueur de badminton.

C'était la dernière image lointaine qu'il avait eu de son grand. Et puis il avait fait son feu, bu avec le voisin. Et l'appel de Maman, ou plutôt l'absence de Maman, trop longtemps.

Il était parti la chercher. Il l'avait vu de loin, dans une étrange raideur verticale. Il l'avait appelé et elle n'avait pas répondu. Il avait couru, sentant l'étrange et elle ne l'avait pas regardé. Elle n'avait rien dit.

Leur grand était étendu là, il dormait tranquillement, les yeux tournés vers le ciel, une corde beaucoup trop serrée autour de son petit cou bronzé.

Maman était tombée de sa belle hauteur.

Quand elle s'était réveillé dans les bras de sa sœur, papa n'était pas là. Il parlait avec un étrange monsieur. Elle avait remarqué sa main qui tremblait.

Depuis tout était gris.

Maman serrait souvent très fort la poignée de la casserole et sombrait dans un flot de larmes au dessus du plan de travail de la cuisine et puis rapidement elle séchait sa peine parce que le moyen arrivait dans la pièce.

Il fallait faire les devoirs. "...et être bon à l'école, comme mon grand frère"....

Papa passait beaucoup de temps dans la chambre de son grand et quand on passait près de la porte mi-close, on l'entendait parfois devenir fou.

Mais il redescendait toujours avec un grand sourire et avait toujours une blague à raconter de son travail. Il avait l'air bien le travail de Papa...

"Dans un lycée aussi grand qu'un gros bateau" disait le petit.

## Dans l'herbe bleue, amère comme la pluie

J'ai essayé de fermer les yeux.

Je ne le peux toujours pas.

Je ne les ferme que par la force des choses quand je ne peux plus lutter contre ce sommeil envahissant que je déteste et qui revient trop régulièrement.

Je ne peux pas fermer les yeux parce que je vois trop de choses qui tournent, virevoltent et s'entrechoquent dans un tube, une spirale psychédélique, un tourbillon orange, marron, violet et bleu qui tourne et tourne et tourne et qui ne s'arrête pas....

J'y rencontre des "autres", parfois même je la vois.

J'entends des musiques. Je croise ta main dans la mienne, j'y pose des lèvres trop fraîches quand tu voudrais qu'elles te brûlent et puis tu la retires trop vite. Je comprends.

Des nuages de fumées blanches et roses épaisissent mon cœur et des enfants blonds rient et perdent haleine dans un jardin sucré où coulent des torrents d'eau verte.

Fusillé, les mains derrière le dos, le fil de fer me rentre dans la peau et les balles ne me disent rien de bon.

Tout cela sera bientôt terminé et j'irai la rejoindre.... longtemps que j'attends le retour vers son ventre

## L'homme qui voulait attraper le vent

Dois je encore attendre quelques heures de plus  
pour que sur mes épaules de plomb ne viennent se poser  
des poussières d'espoir, des pollens de toi,  
vestiges insolents d'un bonheur en naufrage ?  
  
Le poids indigne des bonheurs commis  
comme un fléau toujours ne cesse de s'abattre  
sur le sourire naïf de l'enfant qui s'ignore.  
  
Et je ne veux me battre contre la rage des autres  
de ceux qui crient très haut que je ne suis qu'un sot.  
  
Et s'il est un cadeau, une minute pour toi  
enrubannée de fils, d'ors et de mystères  
je t'offrirai le vent comme ultime assaut de ma fougue guerrière.  
  
Le vent de ma fierté de n'avoir dit plus tôt  
que tu es mon orage dans ma vie de matelot.  
  
J'aime le tumulte des vagues de ta bouche  
le grondement sourd des soupirs dans la nuit.  
  
J'aime quand tu mords, j'aime quand tu cries  
J'aime les éclairs que dans mon dos rompu  
tu plantes en riant de notre amour vaincu.  
  
Tu enfones l'étendard dans mon crâne martyrisé  
et je crie et je pleure de la douleur vécue.  
  
Je n'ai pas su te dire du fond de mon cachot  
que je n'aime que toi que je ne connais pas  
que je n'aime que toi, que tu ne le sais pas  
que je n'aime que toi, que tu ne le vois pas

## **Anywhere out of the world**

Demain quand il fera froid comme aujourd'hui et comme hier, je choisirais le silence et la démence pour purifier mon âme et mon cœur et pour me punir de tous les mots que j'ai pu prononcer.

J'écrirais alors seulement pour bâtir le caveau de ma peine, mausolée immense de riches tourments où j'enfouirais ce qui me reste de vie. Trop faible pour me battre dans un monde réel, trop faible pour accepter le dernier baiser.

Je veux les ongles noirs et cassés d'avoir trop creusé la terre stérile de nos avants.

Je veux ne plus rire. Je ne veux plus me soumettre à mon cœur qui se délite. Je ne la verrai plus sourire que sur les photographies de mes souvenirs. Je poserai son image sur le marbre éternel de mon esprit et quand j'irais sur les plages de mon enfance, je chercherai, en plissant les yeux, face au soleil qui tue, le petit bateau blanc qui saura m'emmener.

Romantique des miroirs, romantique d'un autre âge, je chercherais la nuit et m'y complairait. J'irais m'y repaire et hurler, et tuer, et baiser, cracher ma haine et frôler les murs sombres qui avait accueilli son dos. Je respirerais la pierre-autel et m'y ferait saigner le bout des doigts.

Puisqu'il me faudra aussi vivre les jours, j'y évoluerai mutique et ténébreux, seul et solide, feignant à jamais d'être grand et lucide sans laisser à penser que chaque nuit que Dieu m'imposera, je ne verrais que son ombre au dessus de mon lit.

## **Et puis après on verra bien**

Ils avaient beaucoup trop marché. Ils avaient parlé, surtout lui. Elle l'avait écouté et n'avait fait que sourire. C'est ce qu'il cherchait après tout.

Il lui avait pris le bras et embrassé à la jointure du coude. Elle lui avait dit d'arrêter parce que c'était trop doux pour ici. Plus tard. Elle l'avait interrompu, une fois, pour poser ses lèvres sur ses yeux. Il avait été surpris et avait sourit.

Et puis ils étaient rentré dans une pièce toute blanche... et verte.

Là, ils n'avaient plus parlé.

Elle avait posé ses affaires et n'avait pas allumé la lumière, trop blanche... Il était un peu décoiffé. Il l'avait suivi dans une cuisine qu'il ne connaissait pas et la lumière du frigo avait donné à leurs yeux un reflet bleuté. Elle lui avait demandé d'une voix à peine audible s'il avait soif et il avait répondu "oui". Elle avait pris une bouteille d'eau glacée, l'avait débouché, avait fait glisser un peu d'eau dans ces mains et l'avait tendu vers sa bouche. Elle l'avait fait boire sans un mot et avait tendu sa langue pour boire l'eau qui coulait le long de ses lèvres. Puis elle avait caressé sa joue et l'avait tiré par le bras. Doucement, si doucement.

Le salon n'était pas loin. Elle s'était mise le dos contre la baie vitrée qui donnait sur la terrasse et lui avait souri. Encore. Mais il y avait dans ce sourire comme un appel. Avec dans le regard cette perversité et cette beauté qu'il ne lui connaissait pas encore. Il n'avait qu'à faire deux pas pour être contre elle.

La bretelle de son t-shirt tombait un peu, juste le peu pour qu'il y ait la place pour un baiser. Au loin, la mer allait et venait dans ce mouvement régulier et puissant qui faisait pousser des soupirs aux amoureux de la plage.

Les amoureux de la plage ont toujours ce regard porté vers les horizons de lune. Les amoureux de la plage se serrent fort l'un contre l'autre et leurs mains s'emmêlent, se crispent, se tordent dans une forme de délire de jouissance.

Au loin, les rochers se faisaient mordre, enlacer, lécher par les embruns toujours renouvelés et le claquement humide de l'eau contre la pierre venait faire frémir leurs corps enlacés au dessus de la falaise.

Au retour de la promenade, elle avait les cheveux mouillés et il aimait en goûter les pointes salées. Elle aimait passer son cou dans la paume de ses mains, polies par la rugosité de la pierre.

Au matin, dans l'appartement redevenu sage, il y avait encore cette odeur si belle de deux amants, enfants d'une mer de nouveau calme.

## **Louis et Elsa...ou pas...quand même**

Elle est moi comme je suis elle. Elle est en moi comme je voudrais être en elle.

Je suis de ceux qui ne dorment pas. Elle se couche tard.

Elle lit des romans. Elle a en a en retard... mais sa vie en est un, petite sœur de doute.

La pile s'amoncelle sur un chevet bancal et elle voudrait écrire, et elle voudrait chanter, et elle voudrait courir au bras d'un chevalier qui lui dise qu'il l'aime, qui la regarde enfin comme la paume vierge d'une femme de demain. Mais elle ne peut se résoudre à écrire ses maux car la vraie douleur comme la beauté n'a pas de plume.

Elle ne lâche pas ma main. Retenue ou dérive ?

Sa lèvre supérieure est un cadeau.

Si les yeux des autres sont de couleur facile, la complexité de son mélange n'est que le reflet de la folie de son corps.

J'ai vu dans le coin de ton œil un arc en ciel aux couleurs bien sombres. C'est un éclat de rêve au milieu de ma tombe et je creuse un peu plus pour enfouir mon corps, pour encore souffrir, pour encore mourir. Mais si je dois mourir quand se lève demain, je veux que ce soit fête au plus haut de ton jardin.

## **La mélancolie, c'est apprécier la vie de son côté sombre**

A la lumière des premières pluies de Septembre je ne peux qu'observer que tu n'es plus là. Et que je n'y suis pas non plus.

Je regarde des photos sépias au goût de pardon et la mélancolie, ma sœur, mon amour, mon amante fidèle qui ne m'a jamais quitté, même dans les moments de bonheur vrai ne se lasse pas d'enrouler ses brumes autour de mes épaules.

Je marche avec elle en souriant, les yeux tournés vers les nuages que tu regardes peut être et je tourne dans ma tête des films en super 8 où je serais à toi. Ce qui est insupportable dans la mélancolie, arachnée misérable qui tisse son voile noir sur ma vie banale, c'est que je n'ai de cesse de me souvenir des lieux où nous fûmes heureux et d'où le bonheur s'est enfui. Il y a toujours une mélancolie même aux sommets du bonheur.

Ce sentiment qui m'apparaît comme le désespoir du pauvre, parce que je sais que je suis assez heureux et que je pourrais l'être pleinement si les contorsions de mon cervelet malade me permettait de toujours suivre la ligne droite de la platitude. Mais je ne suis pas homme de compassion. Ni celui des lignes droites. Dans le manque de toi, il y a le poison de la mélancolie à une dose qui peut tuer. Je ne peux que penser à ta beauté et la perception que j'en ai est source première de mon état.

Et je sais, mon amante en noir me l'a glissé à l'oreille, que l'automne qui débute est un andante mélancolique et gracieux qui prépare admirablement et si durement le solennel adagio de l'hiver.

Alors demain, je me réveillerais encore groguis de t'avoir trop dit, de t'avoir trop caressé, de t'avoir croisé au milieu des embruns, toi et ton sourire, mon amie, ma sœur, ma mère, ma putain, mon ange que je ne supporte pas d'imaginer dans d'autres bras quand je m'allonge, faible et moche, dans ceux de la certitude.

## **Au travers des marbres clairs**

Du reste, il n'y avait plus que la passion. Sa seule et unique passion, celle des promenades perdues au fond des sources vertes et des clairières obscures où ils cueillaient dans un sourire les souvenirs de leurs lendemains.

La main accrochée à la sienne, il savait qu'elle était loin et qu'il lui faisait mal, submergé par la folie des hallucinations, les croyances incertaines en des dieux morts qui lui donnait sa force quotidienne.

Au delà des espérances, il y avait des puits sans âmes dans lesquels il aimait à recueillir l'eau qui brûle, cette eau brutale qu'il faisait glisser avec délectation le long de son dos courbé. Il puisait de sa bouche les mots du pardon et rejettait en arrière ses cheveux pâles qu'il tenait fort, le poing serré et la colère aux lèvres.

Il l'aimait quand elle avait mal, et la plainte fulgurante qui sortait de sa bouche il la bâillonnait de sa langue.

Elle redevenait une petite fille et pleurait lentement, son sang coulant au travers des marbres clairs.

## **Ruralité ombrageuse**

Dans la bruine et sur la glaise, j'ai marché sans un silence.

Marmonnant comme le fou, les lèvres agitant ton nom, le tournant, le malaxant, le maltraitant sous toutes ses formes, sous toutes ses couleurs, j'ai jeté mon espoir.

J'ai marché dans le bruit du vent malade, écrasant d'un pas mauvais les pailles de maïs, donnant des coups de pied rageurs dans les mottes de terre humide qui s'accrochent à mes semelles que j'eus voulu de vent quand elles n'étaient que lourdes et tragiques, maculées de boue, d'une boue malsaine, symbole de mon engluement et de ma misère.

J'irais courir seul dans le torrent du bas chemin et poserai ma nuque sur la mousse froide et trempée. J'y attraperais la mort et plongerai alors dans les nimbes du délire.

Je rêverai de ton continent noir, appel feutré de ton alcôve où je voudrais aller me reposer, fragile et conquérant.

Mais le temps du jour n'est que brumes et vapeurs et j'envisage serein le déclin de mon empire.

## **Les lits usées (Liebe zu dritt)**

J'allais sans prétention fleurir le lit de mes conquêtes  
et m'allongeait, sans fard ni musique, dans les draps de la défaite.

Je courbai leur dos, j'étais leur poids  
je griffai leurs seins d'une langue rebelle  
pour faire apparaître au matin d'une nuit  
les brisures de l'âme, les courbes de l'ennui.

Elles aimait étaient les proies de mes doigts coupables  
et je disais en elles les mots interdits  
pour partir plus loin que les souffles mauvais,  
et tuer en riant, d'un revers de la main,  
les élucubrations du temps assassin.

Je m'en allais dans un regard, l'âme tendue vers les chapelles,  
les laissant langoureuses et graves au fond de leur lit sec.

Nous nous reverrons les jours de pluies quand leurs ami(e)s n'y seront plus  
et qu'elles m'accorderont, dans leurs draps de crinoline  
le privilège de leurs nuques,  
la cruauté de leur soupirs,  
un peu de l'odeur amère de leurs lits usés.

## F.A.Q

Elle lui faisait peur comme un ballon. Définitivement peur. Esprit souillé d'un trop plein de confiance violette. Elle lui faisait l'impression de n'être qu'une pluie mordorée aux accents qui tue, aux hêtres reluisants de défiance aveugle. Alors il se cachait, loin derrière les écureuils, là où le mât trop bas pouvait le cacher des délices. Il rentra sourd dans le mur de son lit et se mit à frémir comme au temps des algues translucides. Elle marcha sans un bruit, comme les lions qui ne boivent plus, et pencha vers lui la branche de roseau. Il n'eut pas le temps de dire "synchronisation": ses pieds étaient rentrés dans sa bouche.

## The new avengers

Je sais que désormais l'œuvre simple qui nous attend est de conquérir le monde.

Trouver dans les nuits des demains les forces premières de la refondation et ouvrir en tremblant les fenêtres de nos âmes.

Parvenir à créer une nouvelle Babylone, cité ouverte au vent de nos vies, ville de vices offertes à vos ennuis.

Etre des anges combattants. Fouler aux pieds les certitudes aveugles. Aller dormir loin des indécentes essences adolescentes.

Nous irons tuer en souriant, caresser les plaies et y verser nos mélancolies acides.

Nous nous prendrons la main en rêvant de toujours et rendrons jaloux les femmes, les hommes et les dieux.

Dans une ambiance empreinte de couleur lilas, je glisserais dans ta bouche les mots les plus bleus quand tu couvriras mes lèvres des doutes les plus rouges.

Ma voix sera la voix de l'absolu qui n'a pas de voix. Ta bouche sera la bouche de ceux qui n'ont plus de temps.

Et nous partirons alors, là où la multitude ne peut comprendre que nos regards, jamais, ne s'épuiseront ensemble.

Nous serons pour toujours vos plus beaux mensonges.

## Little 17

Elle est morte une première fois. Pour de faux. La dureté d'une enfance qu'elle refusait. La question d'une naissance. Imposée.

Des bougies. Un bouquin. Une musique. Un miroir. Adolescence.

Elle a avalé la mort comme une gourmandise refuge. Obésité funèbre désirée. Les mots dits. Les maux dits. Les non-dits.

Trois jours dans cette tour de laquelle aucun prince charmant ne semblait pouvoir, ni vouloir la délivrer. Alors, le regard perdu dans le fleuve aux couleurs de vomi, elle crachait sa colère; et les larmes qui coulaient sur ses joues creuses étaient elles-mêmes de la couleur de cette eau imbécile.

Elle se détestait et eut voulu être belle quand elle n'avait comme bijoux sur sa frêle poitrine que les stigmates d'un cœur qui ne devait pas battre trop fort. Elle ne s'aimait plus. Vraiment. Elle haïssait cette antichambre de la mort où s'engourdissait aussi des filles comme elle qui ne savait pas encore parler. Elle ne savait pas parler encore à 15 ans. Mots inutiles. Maux utiles.

Elle a laissé ses mains pour toujours collés sur les fenêtres de la chambre jaune. Les traces ne s'effacent pas.

Au fond d'un cœur gigantesque, bien trop gros pour sa petite constitution, elle garde les lèvres sèches, les phalanges maigres et les yeux délavés de ces amantes malades. Elle a voulu se battre contre le froid et la folie, contre le vent et la pluie et n'a remporté que la peur et la détresse.

Mais elle est forte et belle aujourd'hui et ce n'est pas un démon qui sommeille en elle.

C'est un ange, un ange qui a la beauté au fond de l'âme mais qui n'ose se l'avouer.

Maman lui a dit qu'elle l'aimait mais l'amour à 15 ans, c'est bien trop grand et le mot est incompréhensible.

On ne le comprend jamais vraiment; alors on fait semblant et on sourit. Ou on pleure. Ou on pleure et on sourit en même temps. Parce qu'on sait que ce mot porte en lui des vertus qu'on nous dit magiques. Alors on réagit. Parce qu'il le faut et qu'on veut y croire. Ou pas.

## **Le désir est le désir de l'Autre**

Il y a pour moi quatre âges dans l'amour :

il naît dans les bras du dédain, il croît sous la protection du désir, il s'entretient avec les faveurs et meurt empoisonné par la jalousie. Un partenaire que nous avons eu, qui tient à nous et qui nous aime, devient notre miroir, il est la mesure de notre importance et de notre mérite.

Mais que le miroir ne se brise pas ! Ou alors ?

Où suis-je en cet instant où passent devant mes yeux mi-clos les paysages les plus divers qu'elle magnifie toujours un peu plus chaque fois ?

Moi qui craint toutes choses comme mortel, je désire depuis peu toutes choses comme si j'étais immortel.

Oui c'est cela, je suis immortel.

Je pourrais encore et toujours me repaître de l'amour de ses regards.

Tout vrai regard est un désir et si l'érotisme qui coule de ses yeux évoque pour moi le désir du corps, il est aussi, dans une égale mesure, désir d'honneur.

## X

Pour toi je ne serais pas diplomate  
J'irais froisser le drapeau de ta candeur  
Je couvrirais de mes mains tes souffles saccadés et me pencherais dans ton cou pour y  
recueillir les tressaillements de nos encore...  
je serais tes affirmatives quand tu seras mes refus.  
Tu tenteras de briser mes doigts raidis par la fulgurance de la liberté offerte  
Et mes muscles tendus libéreront leur puissance dans la jouissance.  
Tu seras la terre aride et moi l'eau du vertige  
Je serais la clé d'une porte inconnue.

## **Au commencement**

Je vais partir dès ce soir pour un voyage en un lieu où vous ne me retrouverez pas.

Brumes trop épaisses pour des esprits sereins. Joli jardin d'hiver pour le fou que je deviens.

Je veux tenter de parler aux fantômes qui me hantent et qui me tuent.

Comprenez moi, ma vie de vivant n'y suffisait plus.

Je veux enfin dormir au clair d'une lune pâle et boire en riant le vin de mes 20 ans.

Trop vieux, trop las pour ce monde d'ici bas, je remets mon esprit aux mains de la folie.

J'eus voulu tirer une dernière révérence avant la décadence, vous dire merci  
mais le spectacle est fini.

Je vous appellerai sans doute mais vous ne m'entendrez pas, je vous regarderai peut être  
mais vous ne me verrez pas.

Dormez en paix et ne m'attendez plus.

J'ai rangé mes costumes, mes rêves et mes enfants, vous trouverez tout en ordre.

Refermez en sortant.

## **Gang bang mélodique**

Demain nous irons dormir sur des canapés blancs et la force de nos soupirs rythmera la danse, danse vaudou de nos délires d'amants.

Je serai une ronde quand tu n'es qu'une blanche et mes quatre temps percuteront tes hanches.

Tu feras les silences, je doublerai l'accroche et dans ta partition, je serais le bémol sans une opposition.

Nous jouerons mon amour une symphonie ludique, un requiem pour tous ceux  
Qui ne voient dans nos yeux que l'univers plastique de deux âmes esseulées en positions acrobatiques.

## **Du haut d'un phare bleu et rouge**

Parce qu'il n'y a qu'un enfer et que cela vaut la peine de le vivre, alors je t'y rejoindrai.

Nous échangerons nos baisers dans un feu délirant qui ne s'éteindra pas. Nos mains seront les lames de notre condamnation et nous rirons aux paroles du monde qui persifle et qui juge.

A nous la damnation si nous la vivons ensemble !

Je veux brûler avec toi dans les écumes rouges d'une mer en furie et poser fièrement les fondations de l'immoralité. Aimons la condamnation et laissons nous crucifier... et de notre sang versé abreuver le sol pour d'autres enfants de l'ombre qui s'aiment et se rebellent.

Qu'est ce que la morale ? Est ce Dieu? est ce le monde des hommes?

La moralité n'est bien souvent qu'une affaire d'éclairage et je suis le gardien de mon propre phare.

Nous sommes heureux au fond de notre alcôve et nous vous plaignons si fort de ne vivre que la vie quand nous crions au paradis. Un paradis de vices et de beauté, la beauté de nos âmes qui échangent dans un regard l'interdit et le bonheur, bonheur de n'être qu'un quand nos corps s'enflamme.

Poser en maître le plaisir et la jouissance quand le monde ne voit que le mal et l'indicible.

Je t'offre les limbes nébuleuses de mon désir, j'aime à sentir le son des soupirs de ton âme.

Nous sommes grands, tu es la chair, tu es le Verbe. Celui qui nourrit et qui me rend riche.

Riche de sons et de lumières, les lumières de ta voix posée sur mon cœur....

## **Sur les dos innocents**

Il y a dans le feu qui gronde au delà des montagnes un appel désespérant.

Les arbres brûlent et les plaines se consument à la vitesse d'une mer en furie.

Les fleurs de l'hiver éclatent bruyamment sous les flammes oranges et rouges et des corps sans noms se tordent en courant, aveugles de douleurs non retenues.

L'armée de la haine est arrivé ce matin.

Les femmes coupaient le bois, les hommes rafistolaien leurs huttes de misère, les enfants innocents riaient encore en jouant aux chevaux de bois.

Casqués et bottés, emplis d'un mépris et d'une rage infernale, les soldats noirs se sont approchés.

Ils n'ont pas attendu et ont brisé leurs glaives sur les dos innocents.

Les cris ont cassé le silence de la paix, les torches ont allumés le feu de la colère.

Il n'y aura point de retour. Il eut fallu des témoins. Point de héros subtil pour lancer l'appel de la vengeance.

En ce matin d'hiver, brumeux et apaisé désormais, force est de constater qu'il n'y à point de réponse à la démesure du mépris et que des corps calcinés au lendemain de la bataille, que des cendres humaines laissés là sans pitié, repousseront de nouvelles fleurs, plus belles et plus fortes, dans lesquelles nous nous allongerons encore avec pour toujours au coin de nos lèvres rebelles le sourire d'un demain qui sera plus beau que les violences d'hier.

## **Aussi loin que je me souvienne**

Je n'ai pas vu venir aux confins de la nuit

les araignées noires qui couraient sur mon lit.

Pris à la gorge de multiples tourments

je soignais une fièvre qui ne cessait de croître: giration délirante et descente spiralaire, images de plaines déchirées par la foudre, cloches tueuses dans un esprit ouvert, césure dans ma tête et couleurs trop claires.

Des arbres déchirés se courbaient dans le vent

un vent trop illusoire pour m'apporter fraîcheur et gloire.

Les arachnées horribles et moites percèrent mon crâne de leurs aiguilles sans fard

Et je vis à l'aube une lumière, exaltée et fauve comme les toiles

qui couvrent inconsciemment le musée de mon âme.

Mes doigts fiers encore s'accrochèrent aux draps nus

et le délire me surpris me laissant dévêtu...

Nu comme l'arbre qui périt et qui ploie

j'ai perdu ma force, ma sève et mes émois.

## **Les enfants de onze heures**

C'est le bonheur d'un retour. Retour au pays natal. Fœtal.

La fin d'une solitude forcée.

Un sourire immense au détour d'une chapelle. Ardente chapelle qui scintille aux feux de leurs envies.

Tactilographie. Image concrète de son corps. Voulu. Rêvé. Abandonné.

L'enchevêtrement des iris et des pupilles. La cloison fine des paupières qui se ferme sous le poids d'un baiser. L'œil n'est qu'un fragile papillon qui s'envole au contact de leurs cheveux mêlés et la main de la femme dans sa nuque électrise jusqu'au plus intime de ses terminaisons nerveuses.

Cortex attaqué par l'armée de ses doigts. Doigts fins d'araignée qu'il avait rêvé si souvent courant sur son corps anesthésié par les assauts répétés des vagues du plaisir.

Arachnophilie.

## **A mon ombre assassine**

Il est des climats plus froids que nos hivers.

Des minutes assassines où le temps suspendu  
s'accompagne blafard de nuages de peine plus lourds encore  
que les larmes qui perlent au coin de nos yeux sourds.

Je hais l'existence sans minutes volées, sans secondes cachées au fond de nos cœurs pâles  
Et je crie dans le vide à toi qui n'est plus là  
que les heures sans ta voix sont comme une rivière sans plus une onde fine qui la caresse et qui la berce.

Un matin sans tes doigts, un soir sans sourire et c'est ma vie qui penche, prise de vertiges et de courbes lasses.

Que serais je demain sans la douceur de ton dos, ce dos aimé, cette nuque frêle ?

Que serais je demain si tu ne me retiens pas ?  
Laisse moi flotter au vent de tes soupirs,  
Laisse moi voguer au gré de tes désirs  
mais je crains déjà que la haine ne soit en toi.

Acteur débutant de mon propre drame, je n'ai pas le métier des hommes qui s'enflamme  
et me couche vaincu, sali et dégarni

Soumis aux pointes de fer du remords et du doute....

## Le matin à 3h13

Il est encore tôt. Je reste au lit. Encore un peu. J'écoute les vents du dehors. La radio s'allume et l'éclairage vert inonde la pénombre. je passe un pied hors de la couette, puis deux, puis trois.....

C'est l'heure. J'étire mes bras. Celui qui se trouve dans le dos me fait mal. Mauvaise position dans la nuit sans doute. Engourdi.

Je me lève et perce cet énorme pustule qui me gêne depuis 53 jours.

Difficile de trouver une stabilité dans la marche avec un furoncle de 88 cm sous le pied central.

Une douche. Tiède. Je tire fort sur mes cheveux pour leur donner la longueur adéquate. C'est bien ainsi. J'entrevois désormais pour la première fois la possibilité de sortir de chez moi.

Toujours personne dans les rues et je vois le nuage qui plane au dessus de nos maisons. Il n'est pas parti depuis la dernière explosion.

Mon voisin est toujours là, la main sur le rebord de son grillage...il n'y a d'ailleurs plus que sa main. Elle est jaune et traversée de veines orangées....je le salue d'un geste amical en tournant vers lui la seule et unique partie de mon visage. Il ne me réponds pas....

Peut être ce soir.

## **Absolution pour débutants**

Dans la course qui me mène à l'absolu, j'ai bien souvent rencontré des écueils. L'ennemi envieux qui jalouse votre territoire est aisément maîtrisable. Le sourire et le mépris bienveillant auront raison de sa bassesse et de sa jalousie. Mais il est une muraille bien plus terrible à enfoncer.

C'est moi qui bien souvent me suis posé des amers bien trop hauts, bien trop mouvants pour parvenir au Nirvana.

N'être jamais vraiment libre et le laisser croire.

La lecture d'une carte du tendre n'est pas l'affranchissement des contraintes, ni la destruction des barrières, c'est bien plutôt la forteresse de la morale qui est difficile à prendre.

Combien de chevaux de Troie ai-je fait pénétrer dans les châteaux de mes envies et combien de fois ai-je moi même fait périr l'infanterie de mes désirs dans le renoncement?

L'interdit est bien l'ennemi le plus farouche et le plus pervers des batailles de mon cœur et une vie ne suffira pas à briser le carcan des doutes.

Alors, je passe en revue mes troupes et tente un nouveau dialogue:

roi de cœur, as de pique, valet soumis aux caprices des femmes, reine sur le carreau....Armée qui s'envole, déserteurs honteux de mon combat sensuel....

Rien n'y fait.

Et les mots insultants pleuvent sur mon âme comme les coups de bâlier sur une porte fragile: "DIEU", "VIRGINITE", "REMORDS", "REGRETS", "QUETE EXPIATOIRE"...

L'univers m'en est témoin: il n'est de causes justes que la recherche du bonheur des autres et l'abandon progressif de la raison.

La raison est une insulte aux libertés, liberté du corps et de l'esprit qui gouverne tel un despote mon âme noire qui déambule avec fracas dans les couloirs sans fins de vies trop bien rangées.